



# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens 1.

23<sup>e</sup> année

N<sup>o</sup> 17.

Bruxelles Desterbecq Passage S<sup>t</sup> Hubert, Galerie de la Reine

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam Desterbecq Nieuwendyk Over S<sup>t</sup> Nicolaas Street







# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

23<sup>e</sup> année

1847

Bruxelles Desterbecq Passage St-Hubert Galerie de la Reine, 7. Ayuntamiento de Madrid Amsterdam Desterbecq Nieuwendijksteer St-Nicolaas 1847





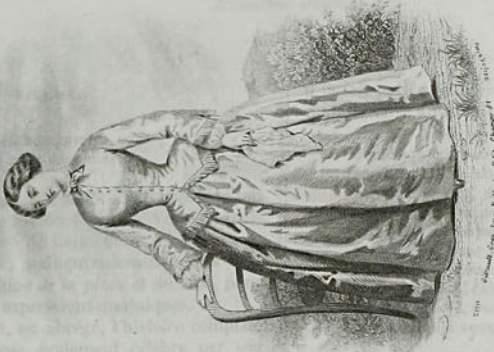
# MAISON FAUVET

Rue, Minors à Paris.  
Robes de Ville, Parures de Bal, Costumes de Cour, Trouseaux, Corbeilles de Mariages.

## MANIÈRE DE PRENDRE LES MESURES

### POUR LE CORSET

Grosseur de taille : au dessus des épaules.  
Largeur de poitrine : deux quarts à l'entre-  
s-côté, du milieu de chaque épaule.  
Largeur du dos : d'une quarte à l'entre-  
côte, manière à former un tout complet  
avec la largeur de la poitrine.  
Longueur d'épaulette : du bas du cou en  
descendant de deux centimètres plus bas  
que l'extrémité de l'épaule (la brochant).  
Hauteur du petit côté : de l'assiette à la  
hanche (quelques fois on a une différence  
entre les deux côtés).



### POUR LA JUPE

Par derrière : à partir de la taille on mesure  
toutes les courbures de la jupe, jusqu'à terre.  
Par devant : à partir du milieu de la taille, s'élève  
sur les bandes de la taille on passant par les côtes.

### POUR LA MANCHE

La longueur de l'assiette au poignet.  
La grosseur du bras : la en fait la mesure de  
côté.  
La grosseur du poignet : au dessus de la main.  
**Nota.** Toutes ces mesures doivent être  
prises avec des vêtements sur la personne  
ayant une veste ou une chemise d'été.

## HISTOIRE ET CHRONIQUE

### Mallherbe.

ise.

à laquelle nous ve-

ancienne,  
re ne lus;  
arossienne,  
s et luths,  
boullus (échaudés) :  
oie et liesse.  
e déesse,  
recourir,  
i paresse...  
mourir!

ant! quoique, par sa  
bien de la peine :

...  
amère  
istesse!

Villon, elle n'épargna  
ne profita guère d'une  
qua dans les écoles, ce  
qui ne tardèrent pas  
, il regretta bien des  
esse. Hélas! il n'était  
nt les anciens, à quoi  
eufs sont sortis? »

folle,

nolle.  
'école,  
fant...

(1) Prononcez sèches, comme s'écrit en...  
cêtres.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — N° XI.

A peu que le cœur ne me fend!

# AYUNTAMIENTO DE MADRID

Excmo. Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Excmo. Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.



Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.

Yo el Sr. D. Juan de Dios, Alcalde de la Real Audiencia de Madrid.



## HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

# LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

### TROISIÈME PÉRIODE DU MOYEN AGE. — École Gauloise.

(Treizième article.)

#### VILLON.

Peu de Villens en bon savoir,  
Prou de Villons pour décevoir.

Telle est l'épigramme dont Marot a fait précéder son édition des œuvres de maître François Villon... maître, en effet, au regard de toute notre ancienne poésie... et maître aussi, malheureusement, dans l'art beaucoup moins sublime de la pince et du croc, pour employer encore des expressions marotiques.

Cette épigramme est, en abrégé, l'histoire complète de ce vaurien de génie, également célèbre par son immense talent poétique et sa trop grande adresse de main.

Il naquit à Paris, en 1430, de parents plébéiens, pauvres et obscurs, comme il nous l'apprend lui-même dans son *Grand Testament* :

Pauvre je suis de ma jeunesse,  
De pauvre et de petite extrace (extraction);  
Mon père n'eut onc grand' richesse,  
Ni son aïeul, nommé Érace.  
Pauvreté tous nous suit et trace (traque);  
Sur les tombeaux de mes ancêtres,  
Les âmes desquels Dieu embrasse,  
On n'y voit couronnes ni sceptres (1).

Sa mère, à la requête de laquelle il composa une de ses ballades, adressée à la Vierge, était une simple ménagère, une bonne femme du peuple, ne sachant ni lire ni écrire. Mais elle savait prier, et c'est la plus belle de toutes les sciences humaines. Voici comment

(1) Prononcez *scêtres*, comme l'indique la rime avec *ancêtres*.

il la fait parler, dans la ballade à laquelle nous venons de faire allusion :

Femme je suis pauvrete et ancienne,  
Et rien ne sais; oncques lettre ne lus;  
Au moultier vois, dont suis paroissienne,  
Paradis peint, où sont harpes et luths,  
Et un enfer où damnés sont boullus (échaudés) :  
L'un me fait peur; l'autre, joie et liesse.  
La joie avoir fais-moi, haute déesse,  
A qui pécheurs doivent tous recourir,  
Comblés de foi, sans feinte ni paresse...  
En cette foi je veux vivre et mourir!

Il aimait sa mère, ce sacrifiant! quoique, par sa mauvaise conduite, il lui causât bien de la peine :

..... Ma bonne mère...  
Qui pour moi eut douleur amère  
(Dieu le sait!) et mainte tristesse!

Si pauvre que fût la famille de Villon, elle n'épargna rien pour son éducation. Mais il ne profita guère d'une telle sollicitude, et s'il se distingua dans les écoles, ce fut surtout par des espiègleries qui ne tardèrent pas à prendre un autre nom. Vieux, il regretta bien des fois les égarements de sa jeunesse. Hélas! il n'était plus temps! « A quoi bon, disaient les anciens, à quoi bon fermer l'étable quand les bœufs sont sortis? »

Hé Dieu! si j'eusse étudié  
Au temps de ma jeunesse folle,  
Et à bonnes mœurs dédié,  
J'eusse maison et couche molle.  
Mais quoi! moi, je fuyais l'école,  
Comme fait le mauvais enfant...  
En écrivant cette parole,  
A peu que le cœur ne me fend!

« Villon, — dit Guillaume Colletet, l'un de ses biographes, — fut le premier, et, je crois, le seul des poètes français qui fit un métier de la rapine et du larcin; ses rimes sont autant d'enseignements de ruses et de finesses pour y parvenir, et quiconque voudra vivre aux dépens d'autrui, n'a qu'à lire et qu'à pratiquer ces mêmes enseignements. Mais, après cela, *gare la hart* (la pendaison)! »

Dans ses poésies, maître François, qui parle souvent de ses désordres, les rejette presque toujours sur sa misère. Il prenait tout bonnement la cause pour l'effet :

Au temps qu'Alexandre régna,  
Un hom, nommé Diomédès,  
Devant lui on lui amena...  
Comme un larron; car il fut des  
Écumeurs que voyons courir.  
Si fut mis devant le cadès (le juge),  
Pour être jugé à mourir.

L'empereur si l'arraisonna (1) :  
« Pourquoi es-tu larron de mer ? »  
L'autre, réponse lui donna :  
« Pourquoi larron me fais nommer ?  
» Pource qu'on me voit écumer  
» En une petiotte fuste (un petit navire) ?  
» Si comme toi me pusse armer,  
» Comme toi empereur je fusse.

» Mais que veux-tu ? De ma fortune,  
» Contre qui ne puis bonnement,  
» Qui si durement m'infortune,  
» Me vient tout ce gouvernement.  
» Excuse-moi aucunement,  
» Et sache qu'en grand' pauvreté  
» (Ce mot dit-on communément)  
» Ne git pas trop grand' loyauté. »

Quand l'empereur eut remiré  
De Diomédès tout le dit :  
« Ta fortune je te mueral,  
» Mauvaise en bonne ! » ce lui dit.  
Si fit-il. Onc puis ne mérit  
Vers personne, mais fut vrai homme.  
Valère, pour vrai, nous l'écrivit,  
Qui fut nommé le grand à Rome (2).

Si Dieu m'eût donné rencontrer  
Un autre piteux (compassant) Alexandre,  
Qui m'eût fait en bon heur entrer,  
Et lors qui m'eût vu descendre  
A mal : être ars (brûlé) et mis en cendre,  
Jugé me fusse de ma voix.  
Nécessité fait gens méprendre,  
Et foim saillir le loup des bois.

Cette belle raison ne parut pas tout à fait suffisante à messieurs du Châtelet, qui, à la suite d'une certaine *piraterie*, loin d'imiter le piteux Alexandre, condam-

(1) Lui parla ainsi : « Cette locution, dit M. Paul Lacroix, le dernier éditeur de Villon, en rappelle une autre, qui s'est conservée dans la langue populaire, et qui paraît être la traduction du verbe *arraisonner* : dire des raisons à quelqu'un. »

(2) Valère Maxime, à qui le poète fait allusion, ne dit pas un mot de cette anecdote. Elle se trouve dans un fragment de la *République* de Cicéron, conservé par Nonius Marcellus.

nèrent sans façon Villon-Diomédès à être pendu. Echappé, — Dieu sait comme ! — à cette première et chaude alerte, il eut le talent de se faire emprisonner une seconde fois à Meung-sur-Loire, et son arrestation eut lieu en vertu d'un mandat lancé contre lui par le seigneur de la localité, messire Jacques Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans de 1432 à 1473. Il va sans dire que maître François garda toute sa vie une solide rancune au prélat. Écoutons-le, par exemple, au début de son *Grand Testament* :

En l'an trentième de mon âge,  
Que toutes mes hontes j'eus bues,  
Ne du tout fol, encor ne sage (1),  
Nonobstant maintes peines eues,  
Lesquelles j'ai toutes reçues  
Sous la main Thibaut d'Aussigny...  
S'évêque il est, signant (bénissant) les rues,  
Qu'il soit le mien, je le regny!

Mon seigneur n'est, ni mon évêque ;  
Sous lui n'ai bien, sinon en friche ;  
Foi ne lui dois, n'hommage avecque ;  
Je ne suis son serf ni sa biche.  
Pu m'a (il m'a repu) d'une petite miché  
Et de froide eau, tout un été.  
Large ou étroit, moult me fut chiche...  
Tel lui soit Dieu, qu'il m'a été !

*L'eau froide* surtout ! Voilà ce que Villon ne put jamais pardonner à son juge. Et cela se conçoit : ses habitudes de taverne avaient dû lui inspirer depuis longtemps une profonde aversion pour le régime hydrothérapique. Ailleurs, il revient encore sur ce chapitre :

Dieu merci et Jacques Thibaut  
Qui tant d'eau froide m'a fait boire,  
Et en bas lieu, non pas en haut,  
Manger d'angois-e mainte poire ;  
Enfermé... Quand j'en ai mémoire,  
Je pry pour lui et *reliqua*,  
Que Dieu lui doint... et voire, voire,  
Ce que je pense... et *cætera*.

Après une détention rigoureuse d'environ trois mois, il fut sauvé par la clémence de Louis XI, qui, probablement, ne vit en lui qu'un *bon compagnon*, un gaillard qui aimait à rire... et le cher prince avait un faible pour les natures de cette trempe-là ! Rien de plus amusant que d'entendre notre bandit se confondre en témoignages de reconnaissance auprès de son auguste libérateur, *Loys, le bon roi de France !...*

Auquel doint Dieu l'heur de Jacob,  
De Salomon l'honneur et gloire ;  
Quant de prouesse, il en a trop ;  
De force aussi, par m'âme, voire !  
En ce monde-ci transitoire,  
Tant qu'il a de long et de lé (large),  
Afin que de lui soit mémoire,  
Vive autant que Mathusalé !

Ce dernier souhait, surtout, devait flatter singulièrement Sa Majesté très-chrétienne.

(1) C'est-à-dire : N'étant ni entièrement fou, ni sage encore.



Dans les *Repues franches*, poésies sans nom d'auteur, insérées à la suite des œuvres de Villon et attribuées à ses disciples, on le voit tour à tour, pour se régaler avec ses compagnons de débauche, mystifier un pâtissier crédule, ou dérober subtilement, en plein marché, la chair et le poisson, le pain et le vin; s'appropriant en un mot, comme ajoute Colletet avec une adorable naïveté, « toutes les autres choses nécessaires véritablement à la vie, mais que l'on peut, véritablement aussi, acquérir par des moyens plus honnêtes et plus légitimes. »

Pour achever en quelques traits de plume la biographie de maître François, disons tout de suite qu'il a dû mourir sur la fin du quinzième siècle, sans qu'on puisse trop savoir si il dépassa de sa bonne mort... et passons incontinent à l'examen de ses œuvres.

Elles se composent d'abord de deux pièces capitales, intitulées *le Petit et le Grand Testament*; vient ensuite un certain nombre de ballades et poésies diverses, le tout terminé par *le Jargon ou Jobelin*, en argot de l'époque. Naturellement, nous n'avons pas à nous occuper de cette dernière partie du volume. C'était affaire à feu Vidocq. Par malheur, il n'y a jamais songé.

Revenons à notre écolier parisien. Encore une fois, c'est une vraie muse que la sienne, muse hardiment populaire, énergiquement triviale; et à côté de cela, tantôt folle comme une bachante, tantôt rêveuse comme un souvenir... Elle rit, elle pleure; elle raille, elle s'exalte; elle fait vibrer avec une égale puissance toutes les notes de l'âme humaine; elle parcourt en un clin d'œil les touches sans nombre du clavier intime.

A peine sorti des bancs de l'Amplissime Université, Villon se joignit à de jeunes drôles, comme lui, jetant leur gourme; comme lui, fringants échappés de la vie honnête et calme; comme lui, narguant à plaisir la foule placide, laborieuse et bourgeoise. Dieu sait comme ils s'empressaient de vivre, tous ces bons compagnons!... et Dieu sait aussi combien tombaient en route, avant d'avoir accompli le quart du voyage!... Maître François, regardant autour de lui, se vit un beau jour presque seul de la bande... et, passant la main sur son front, il murmura ces vers empreints d'une tristesse poignante :

Où sont les gracieux galants  
Que je suivais au temps jadis,  
Si bien chantants, si bien parlants,  
Si plaisants en faits et en dits?  
Les aucuns sont morts et roidis;  
D'eux il n'est plus rien maintenant...  
Repos à tous en paradis,  
Et Dieu sauve le remenant (restant)!

Quel pénible retour il fait alors sur lui-même!

Si ne suis, bien le considère,  
Fils d'ange, portant diadème  
D'étoile ni d'autre sidère (astre)...  
Mon père est mort... Dieu en ait l'âme!...  
Quant est du corps, il git sous lame (sous la tombe).  
J'entends que ma mère mourra,  
Et le sait bien, la pauvre femme!  
Et le fils pas ne demourra...

Il insiste sur cette terrible pensée de la mort; il la

commente avec une sombre et douloureuse énergie; il la retourne, en quelque sorte, dans son cœur qui saigne, comme un couteau dans une blessure :

Je connais que pauvres et riches,  
Sages et fols, prêtres et laïcs (laïques),  
Nobles, vilains, larges ou chiches,  
Petits et grands, et beaux et laids,  
Dames à rebrassés collets (1),  
De quelconque condition,  
Portant atours et bourrelets,  
Mort saïcit sans exception.

Et meure Paris ou Hélène,  
Quiconque meurt, meurt à douleur;  
Celui qui perd vent et haleine,  
Son fiel se crève sur son cœur;  
Puis suc... Dieu sait quelle sueur!  
Et n'est qui de ses maux l'allège:  
Car enfant n'a, frère ni sœur,  
Qui lors voudrait être son plege (son répondant).

Arrive, là-dessus, cette admirable *Ballade des dames du temps jadis*, tant de fois citée, et qui le sera si souvent encore :

Dites-moi où, n'en quel pays,  
Est Flora, la belle Romaine;  
Archipiada, ni Thais,  
Qui fut sa cousine germaine;  
Écho, parlant, quand bruit on mène,  
Dessus rivière ou sus étang,  
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?...  
Mais où sont les neiges d'antan (de l'an passé)!

Où est la très-sage Héloïs  
Pour qui autrefois devint moine  
Pierre Abailard à Saint-Denis?  
Pour son amour eut cet esoin (cette peine).  
Semblablement, où est la reine  
Qui commanda que Buridan  
Fût jeté en un sac en Seine?...  
Mais où sont les neiges d'antan!

La reine Blanche, comme un lis,  
Qui chantait à voix de sirène;  
Berthe au grand pied, Biérix, Alix;  
Harembourges, qui tint le Maine,  
Et Jehanne (2), la bonne Lorraine,  
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;  
Où sont-elles, Vierge souveraine?...  
Mais où sont les neiges d'antan!

Prince, n'enquêrez, de semaine,  
Où elles sont, ni de cet au,  
Que ce refrain ne vous ramène :  
Mais où sont les neiges d'antan!

Vous le voyez : il a dans l'âme une étincelle patriotique, cet enfant de la vieille et boueuse Lutèce! il respecte, il admire, il aime sa sœur du peuple, l'héroïque paysanne de Domremy, la bonne Lorraine qui sauva la France et que les Anglais brûlèrent à

(1) « A collets bordés de fourrures. Le luxe des vêtements consistait surtout dans les bordures ou *rebras*, d'une étoffe et d'une couleur différentes de celle de la robe. — Voir les ordonnances somptuaires du quinzième siècle. » (Note de M. Paul Lacroix.)

(2) Jeanne d'Arc.



Bouen. Écoutez encore, à ce même propos, le premier couplet de la *Ballade de l'honneur français* :

Rencontré soit de bêtes feu jetants,  
Que Jason vit, quérant la Toison d'or ;  
Ou transmué d'homme en bête, sept aus,  
Ainsi que fut Nabuchodonosor ;  
Ou bien ait perte aussi griève et vilaine  
Que les Troyens pour la prise d'Hélène ;  
Ou avalé soit avec Penthalus ;  
Ou, plus que Job, soit en griève souffrance,  
Tenant prison avecque Dédalus...  
Qui mal voudrait au royaume de France !

Ailleurs, passant du grave au doux, il s'égaie en ces termes sur la prestesse de langue des dames de Paris :

Quoiqu'on tient belles langagères,  
Génoises, Vénitiennes,  
Assez pour être messagères (ambassadrices),  
Et même les anciennes (les vieilles) ;  
Mais soit Lombardes ou Romaines,  
Florentines, à mes périls,  
Piémontaises, Sarisienne...  
Il n'est bon bec que de Paris.

Villon lui-même en est la preuve.

Les vers suivants contiennent ses impressions de voyage... au cimetière des Innocents. Figurez-vous Bossuet, parlant le langage de la halle :

Quand je considère ces têtes  
Entassées en ces charniers...  
Tous furent maîtres des requêtes,  
Ou tous de la chambre aux Deniers,  
Ou tous furent porte-paniers (porte-faix) ;  
Autant puis l'un que l'autre dire,  
Car, d'évêques ou lanterniers (chiffonniers),  
Je n'y connais rien à redire (1).

Et icelles qui s'inclinaient  
Unes contre autres en leurs vies,  
Desquelles les unes régnaient,  
Des autres craintes et servies...  
Là, les vois toutes assoucies,  
Ensemble en un tas pêle-mêle ;  
Seigneuries leur sont ravies,  
Clerc ni maître ne s'y appelle !

Pour achever de vous faire connaître ce bon maître François, nous allons citer l'épithaphe en forme de ballade qu'il composa pour lui-même et pour cinq ou six autres garnements de son espèce, au moment où ils s'attendaient tous à être pendus de compagnie, aux fourches patibulaires de Montfaucon :

(1) C'est-à-dire : Je n'y vois point de différence.

Frères humains, qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis ;  
Car, si pitié de nous pauvres avez,  
Dieu en aura plutôt de vous mercis.  
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :  
Quant à la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est déjà dévorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
De notre mal, personne ne s'en ris...  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Si vous clamons, frères, pas n'en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis  
Par justice. Toutefois, vous savez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis ;  
Intercédez doncque, de cœur rassés,  
Envers le Fils de la Vierge Marie :  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l'inférieure foudre.  
Nous sommes morts, âme ne nous harie (injurie)...  
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués (lessivés) et lavés,  
Et le soleil, desséchés et noircis ;  
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,  
Et arraché la barbe et les sourcils...  
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassés ;  
Puis ça, puis là, comme le vent varie,  
A son plaisir, sans cesser, nous charrie,  
Plus becquetés d'oiseaux, que dés à coudre.  
Hommes, ici n'usez de moquerie...  
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous seigneurie (domine),  
Garde qu'Enfer n'ait de nous la maîtrise (la maîtrise) :  
A lui n'avons que faire ni que soudre (payer) ;  
Ne soyez donc de notre confrérie...  
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absoudre !

Ah ! *gamin de Paris*, chenapan sans rival, type éternellement historique ! Protée multiforme, qui passes, en un tour de main, de la sensibilité à l'effronterie, de l'enthousiasme au cynisme, du soleil à l'ombre ! fange vivante, où parfois se réveille encore l'étincelle assoupie du feu divin ! mélange incompréhensible de grandeur et de bassesse ! vaurien qui insulte le prêtre et qui te découvre pieusement devant le corbillard ! toi qui as pu conserver, au fond même de ton abjection hideuse, le saint dépôt de l'orgueil national et l'amour de la patrie !... il n'y a qu'un homme, jusqu'à ce jour, en qui tu te sois incarné complètement... et cet homme, c'est François Villon !

François Villon, le joyeux écolier, l'étudiant tapageur du quinzième siècle !

François Villon, le truand sans vergogne, qui a mérité si souvent... et peut-être obtenu la potence !

François Villon, en un mot, le plus grand... ou, pour mieux dire, le seul poète de tout le moyen âge !

JOSEPH BOULMIER.





## BIBLIOGRAPHIE

### LA VIE RURALE

PAR AUTRAN (1).

Rarement nous citons et nous recommandons des vers ; non par dédain, Dieu nous en garde ! de la poésie, cette langue choisie, si chère à la jeunesse et à ceux dont le cœur est resté jeune, mais, au contraire, par respect et par amour pour elle. Nous aimons trop les vers pour les supporter médiocres ; nous respectons trop la poésie pour la supporter attachée à quelque sujet bas et vulgaire. Aussi, est-ce pour nous une fête de l'esprit de rencontrer un poète à la hauteur de sa mission, des vers à la forme correcte, heureuse, revêtant d'images, de couleurs, d'harmonie, une noble et sainte pensée. Fêtes rares, mais bien senties ! Et aujourd'hui que le volume de M. Autran nous est tombé entre les mains, nous vous convions à ce délicieux banquet où le cœur, l'oreille, le jugement sont également satisfaits.

M. Autran, né et élevé dans un des cantons les plus reculés de la Provence, dans le sauvage Luberon, a consacré un talent original, où se mêlent la force et la grâce, à peindre les aspects de son pays natal, petite patrie enchâssée dans la grande mère-patrie, la France, et à raconter avec amour les travaux, les plaisirs, les sentiments de ces laboureurs parmi lesquels il a vécu, dont il connaît les mœurs, dont il hérite la simplicité. Il est résulté de tout cela un livre plein de sève, où la nature revit avec sa poésie vraie, où respire la saveur agreste des campagnes, des prés, des bois et des chaumières, mieux qu'un beau livre, un bon livre, qui fait aimer la vie simple, les obscurs travaux, et qui, s'il était lu dans les fermes, retiendrait aux foyers paternels le jeune gars, la petite villageoise que la ville séduit par le mirage des salaires élevés et des plaisirs corrupteurs. Du reste, tel est le but avoué de M. Autran ; il veut faire connaître et chérir aux laboureurs les biens qu'ils ont sous la main : l'air, le soleil et la liberté. Il leur dit :

Aux voix qui vous diront la ville et ses merveilles,  
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis !  
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles,  
Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis !

Laissez chanter le chœur des machines stridentes ;  
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts ;  
De vos sages aïeux gardez les mœurs prudentes,  
Et comme ils ont vécu, vivez, — calmes et forts !

.....

(1) Un volume in-12, chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis. — Prix : 2 francs.

De l'air qui vous entoure une sagesse émane,  
La plante vous con-eille et le sol vous instruit ;  
Restez ! dit le sillon dont vous cueillez la manne  
Et le frêne du seuil : Malheur à qui me fuit !

.....

Qu'elle est hideuse à voir la misère des villes !  
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus !  
Que d'opprobres en elle et de passions viles !  
La pauvreté rustique est mère des vertus !

Elle a sa dignité ; sans envie et sans haine,  
Elle va poursuivant le travail de ses bras ;  
Virile et bienfaisante, elle ressemble au chène,  
D'autant plus généreux sur des sols plus ingrats !

C'est elle qui revêt d'une indomptable force  
Vos fils durs à la neige, insensibles au feu ;  
Par elle vous gardez, sous une rude écorce,  
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.

Si la France un matin vous aligne en phalange,  
Vous savez faire honneur à votre humble berceau,  
Vous, dignes héritiers des gloires sans mélange,  
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau.

Et la voix bienfaisante qui retient les villageois au village leur en raconte les douceurs, leur en révèle la secrète poésie, méconnue des esprits vulgaires, qui dédaignent ces fleurs de l'âme, de la même manière que leur pied distrairait dédaigne et foule les fleurs odorantes d'une prairie. Lisez ce joli morceau :

#### Pendant la moisson.

En juillet, par le plein soleil,  
Cherchant un peu d'ombre, un lit d'herbe,  
Des moissonneurs au front vermeil  
S'étaient assis près de leurs gerbes.

Sous un vieux chêne hospitalier,  
Oubliant le poids des faucilles,  
Ils mangeaient, cercle familial  
De joyeux gars, de brunes filles.

C'était un charme de les voir  
Échanger entre eux les rasades,  
Et rompre galement leur pain noir,  
Et croquer les vertes salades.

Les taillis, les eaux, les grands blés,  
La terre même, qui poudroie  
Autour des groupes attablés,  
Tout respirait amour et joie.

Deux musiciens passaient par là,  
Vagabonds d'aspect germanique ;  
A grands cris on les appela :  
— Faites-nous donc votre musique !

Eux d'obéir. L'un, svelte et blond,  
Figure étrange, mais honnête,  
Fit résonner le violon,  
L'autre chanter la clarinète.

Sonores échos d'outre-Rhin,  
Chansons de l'errante Bohême :  
La cigale au bruyant refrain  
Se tut, — quoique artiste elle-même.

Que de voluptés à la fois  
Pour la friande compagnie !  
On eût dit un festin de rois,  
Accompagné de symphonie.

Quand le duo mélodieux  
S'interrompait de courtes pauses,  
Les sous pleuvaient à qui mieux mieux  
Aux pieds des humbles virtuoses.

Et moi, du seuil de la maison,  
Regardant la scène à distance,  
Je pensais : Montaigne a raison,  
« Les gueux ont leur magnificence ! »

Cet autre morceau fait aimer les plus humbles  
détails du foyer rustique :

### Les Images d'un Sou.

Salut, mère du Christ, front ceint de l'aurole,  
Pierre, muni des clefs que Jésus vous donna,  
Salut, jeune vainqueur, passant le pont d'Arcole !  
Salut, bon saint Joseph ! — Salut, fier Masséna !

Je vous aime, dessins naïfs, simples ébauches,  
Suspendus au foyer du travailleur des champs.  
Durs sont vos couleurs, vos traits sont lourds et gauches ;  
Mais vous n'en êtes pas à mes yeux moins touchants.

Murat, sous le dolman, à l'épaule un peu forte ;  
Ney, devant l'ennemi, fait un saut de tremplin ;  
Sainte Agathe a vraiment trop de rouge. — N'importe,  
D'un respect attendri, je me sens le cœur plein.

Le riche en son palais montre des toiles rares ;  
Van Dick, Rembrandt, Corrége en décorent les murs,

Le pauvre n'a que vous pour tableaux et pour lares,  
Seuls vous lui souriez sous ses lambris obscurs.

Aux petits comme aux grands il fallait des ancêtres,  
Des exemples sacrés et de vivants blasons.  
Vous, aimés des petits, chers aux groupes champêtres,  
Vous êtes leurs aïeux, les chefs de leurs maisons !

Ils se content, le soir, près de l'âtre qui brille,  
Les faits par qui vos noms devinrent glorieux ;  
Et vous initiez la modeste famille  
À toutes les grandeurs de la terre et des cieux.

Dans notre vieille France il n'est pas de chaumière  
Où l'on ne vous retrouve au mur crêpi de chaux,  
Symboles de foi pure et de vertu guerrière,  
Apôtres et martyrs, et vous, fiers maréchaux !

De deux religions vous nourrissez les flammes,  
Chacun de vous répand de sublimes leçons ;  
Vierges, à la pudeur vous élevez les femmes ;  
Soldats, vous enseignez la bravoure aux garçons.

Ah ! sur cet humble mur que rien ne vous remplace,  
Devant nos paysans, restez, naïfs dessins,  
Faites naître à jamais chez cette forte race  
Le culte des héros et le culte des saints !

Que le hameau par vous, magnanimes exemples,  
Donne à la charité toujours de blanches sœurs,  
Qu'il fournisse toujours des prêtres à nos temples,  
Toujours à nos drapeaux de vaillants défenseurs !

On voudrait tout citer ! mais, du moins, l'auteur  
de *la Vie réelle* ne craint pas ici le reproche de s'être  
trop facilement laissé aller à s'approprier *la Vie ru-*  
*rale*. Quelle distance entre une humble prose et de  
beaux vers !

Langue qui vient du ciel, toute limpide et belle,  
Et que le monde entend, mais qu'il ne parle pas !

M<sup>me</sup> BOURDON (MATHILDE FROMENT).

## Littérature Étrangère.

### THE SLEEPERS

They are sleeping ! — Who are sleeping ? —  
Children wearied with their play :  
For the stars of night are peeping,  
And the sun hath sank away.  
As the dew upon the blossoms  
Bows them on their slender stem,  
So, as light as their own bosoms,  
Balmy sleep hath conquered them.

They are sleeping ! — Who are sleeping ? —  
Mortals compassed with woe ;

### LES DORMEURS

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs ? — Des enfants  
fatigués de leurs jeux : car les étoiles de la nuit glissent  
leur rayon furtif, et le soleil s'est couché. Comme la rosée  
en tombant sur les fleurs le fait fléchir sur leur tige déli-  
cate, ainsi non moins léger que leurs poitrines, un doux  
sommeil s'est emparé des enfants.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs ? — Des hommes  
en butte au malheur ; leurs paupières chargées de larmes



Eyelids wearied out with weeping  
Close for wery weakness now.  
And that short relief from sorrow  
Harrassed nature shall sustain,  
Till they wake again to-morrow,  
Strengthen'd to contend with pain.

They are sleeping! — Who are sleeping? —  
Captives on their gloomy cells;  
Yet sweet dreams are o'er them creeping,  
With their many colour'd spells.  
All they love — again they clasp them,  
Feel again their long-lost joys;  
But the haste with which they grasp them  
Every fairy form destroys.

They are sleeping! — Who are sleeping? —  
Misers by their hoarded gold;  
And in fancy now are heaping  
Gems and pearls of price untold;  
Golden chains their limbs encumber,  
Diamonds seem before them strewn;  
But they waken from their slumber,  
And the splendid dream is flown.

They are sleeping! — Who are sleeping? —  
Pause a moment — softly tread;  
Anxious friends are fondly keeping  
Vigils by the sleeper's bed!  
Other hopes have all forsaken, —  
One remains, — that slumber deep, —  
Speak not, lest the slumberer waken  
From that sweet, that saving sleep.

They are sleeping! — Who are sleeping!  
Thousands who have passed away  
From a world of woe and weeping,  
To the regions of decay!  
Safe they rest, the green turf under;  
Sighing breeze, or music's thunder,  
Winter's wind, or summer's thunder  
Cannot break the sleep of death!

M. A. BROWNE.

se sont fermées sous la fatigue. Un repos momentané répare leurs forces épuisées, jusqu'à ce que demain ils se réveillent, obligés de lutter de nouveau contre la peine.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Des prisonniers dans leurs cellules obscures. Des rêves agréables voltigent autour d'eux avec leurs enchantements prismatiques; ils les aiment, les enlacent, ils ressentent encore les joies qu'ils ont perdues depuis longtemps... Mais dans leur empressément à saisir ces rêves, les prisonniers en voient s'évanouir les formes délicieuses.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Des êtres malheureux par l'amas de leurs richesses : dans leurs rêves ils amoncellent encore des pierreries et des perles d'un prix inouï. Des chaînes d'or pressent leurs membres, les diamants semblent semés devant eux : mais ils s'éveillent, et le splendide rêve s'envole.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Arrêtez-vous un instant, marchez sans bruit. Des amis pleins d'anxiété veillent avec tendresse près du lit de celui qui dort. Toutes les espérances sont évanouies; il n'en reste qu'une : c'est celle d'un profond sommeil. Ne parlez pas, pour ne point tirer le malade de ce sommeil sauveur.

Ils dorment, — quels sont ces dormeurs? — Des milliers de créatures qui ont passé d'un monde de misère et de larmes à la région de la mort ! Ils reposent tranquilles sous le tertre vert : ni la brise harmonieuse, ni les chants, ni le vent de l'hiver, ni le tonnerre de l'été ne peuvent rompre le sommeil de la mort !

M<sup>lle</sup> AMÉLIE DESPREZ.

## RÉGINE DE BEAUFRENY

### I

Vers l'an 1820, par une tiède soirée de juillet, deux jeunes filles d'environ dix-huit ans se promenaient au clair de lune dans un vaste parc où les arbres et les fleurs étaient groupés avec tant d'art et de grâce, qu'à leur aspect, à leur parfum, on se sentait heureux de vivre. L'âme, pénétrée d'une douce émotion, s'ouvrait à l'espérance et l'avenir lui apparaissait radieux à travers le prisme de ce paradis terrestre. A l'heure où nos jeunes filles en parcouraient les allées, l'ombre du soir brunissait les vertes pelouses; le murmure des jets d'eau et la clarté douce et mélancolique répandue par la lune à travers le feuillage produisaient une tout autre impression. Ce n'était plus la joie que faisait naître dans le jour

l'éclat de mille fleurs diverses sous les reflets dorés des rayons du soleil, c'était un sentiment pieux qui reportait la pensée vers le dispensateur de tant de biens. L'une de ces jeunes filles, Régine, orpheline de mère, était la fille unique de M. de Beaufreny, et, dans cet Eden, tout était disposé pour charmer ses yeux, pour réjouir son cœur, pour égayer sa jeunesse privée de l'amour d'une mère.

Au nord de ce parc, une épaisse charmille cachait entièrement une muraille mitoyenne, derrière laquelle s'étendaient les allées sombres et humides d'un autre jardin tout aussi vaste que celui-ci, mais où la nature, livrée à elle-même, ne produisait que des fleurs sauvages croissant çà et là dans l'herbe dont toutes les allées étaient couvertes. La grosseur de ses arbres centenaires, les ronces qui obstruaient



tous les sentiers le faisaient ressembler à une forêt vierge.

Régine et sa jeune compagne, Claire d'Arémont, s'étant oubliées dans le charme d'une intime causerie, se trouvèrent, sans y penser, sous l'épaisse charmillle faite dans l'intention d'ôter à M. de Beaufreny la vue d'un mur qui lui aurait fait prendre son jardin en horreur. Excepté le jardinier qui en taillait le feuillage et en ratisait la terre, jamais personne ne passait sous la charmillle.

Régine, naturellement expansive et exaltée, parlait avec animation : une mèche flottante de ses cheveux s'accrochant à un rameau appela son attention sur l'endroit où elle était. Le mot commencé expira sur ses lèvres. Son cœur battit violemment. Un léger cri lui échappa.

« Qu'est-ce donc ? » dit Claire en tremblant de peur sans savoir pourquoi.

Mais Régine était déjà loin ; elle fuyait avec une frayeur d'enfant jusque sous les fenêtres du salon où son père et les parents de Claire causaient sérieusement, tandis que les jeunes filles se livraient à leur gai babillage.

Croyant à un danger qu'elle n'avait point aperçu, Claire eut bientôt rejoint sa compagne.

« Parler d'avenir, et se trouver tout à coup contre cette muraille au moment où l'on rêve de bonheur ! dit Régine. Quel réveil ! Cela donne le frisson. »

— Qu'y a-t-il donc derrière cette muraille ? demanda Claire.

— Derrière cette muraille il y a monsieur Morvan.

— Monsieur Morvan, que l'on dit si riche et que l'on ne voit jamais nulle part ? continua Claire.

— Oui.

— Serait-ce par hasard un ogre que monsieur Morvan ?

— Tu ne sais donc pas quel est cet homme ?

— Non.

— Écoute, Claire. Pendant le temps de la terreur, M. Morvan était depuis longtemps l'homme d'affaires de la mère de mon père. Séparée de son fils unique qui venait de se marier, ma grand'mère s'accoutuma à mettre toute sa confiance dans cet homme cupide, qui cachait la plus hideuse avarice sous les dehors trompeurs du dévouement. Secrétaire de madame de Beaufreny, il savait qu'elle entretenait secrètement une correspondance avec des émigrés. Il la dénonça au tribunal révolutionnaire, et mon malheureux père vit la tête de sa mère tomber sur l'échafaud. Bientôt après, l'hôtel et les biens de la victime, devenus propriétés nationales, furent achetés à vil prix par Morvan. Comprends-tu, Claire, que la muraille qui nous sépare de lui me fasse peur comme si je devais y voir apparaître un fantôme sanglant ? »

Inseparablement, les deux jeunes filles s'étaient rapprochées. Leurs membres se touchaient, leurs corps se serraient l'un contre l'autre, en tremblant.

« Ce fut alors, reprit Régine, dont les lèvres pâlirent autant que son visage, qu'il épousa une jeune fille de bonne famille que la révolution avait faite orpheline, et qu'il acquit ainsi des biens immenses laissés à la pauvre enfant, mais à la condition d'épouser Morvan, membre d'un comité révolutionnaire. Quel fut le sort de cette seconde victime ? Nul ne le sut, car, après le jour de son mariage, on ne revit d'elle que son cercueil qui, au bout de deux années, sortit de ce sombre hôtel, dont le silence ressemblerait à

celui du tombeau si l'on n'entendait chaque matin la porte s'ouvrir et se refermer pour livrer passage à l'unique servante qui y a vieilli sans jamais causer avec aucun voisin. Madame Morvan laissa un fils que personne ne connaît ici. Quant à monsieur Morvan, détesté dans la ville, il ne s'y est lié avec personne et paraît complètement absorbé par la possession de ses richesses, que le cumul augmente toujours.

— Revenons, dit Claire, j'ai froid. »

Elle aussi était devenue toute pâle.

## II

Quatre ans après cette conversation, Régine, seule dans sa chambre, était accoudée sur sa table à ouvrage, la figure appuyée sur ses mains ; de grosses larmes coulaient de ses yeux. Un poids douloureux pesait sur son cœur, et la plus grande perplexité se peignait dans son regard à travers ses pleurs.

Jeune fille, tu souffres d'indécision, de crainte, de remords même, car le mal que tu redoutes c'est toi qui l'as fait naître. Tu as peur de toi-même ! Pourquoi ne pries-tu pas ? C'est de Dieu que viennent la force et le conseil. Calmée par la prière, tu sentiras dé-couler de ton cœur, comme un baume rafraîchissant, la pensée salutaire qui te sauverait ?

Régine, douée déjà d'une imagination vive, exaltée, romanesque, peut-être, avant même d'avoir lu un roman, avait eu le tort, plus grave qu'on ne le pense, de se permettre quelquefois, sans consulter son père, des lectures propres à développer, à augmenter en elle l'attrait des situations extraordinaires, la disposition naturelle à s'abandonner à des illusions.

Dans le monde où son père la conduisait, elle vit, un soir, un jeune homme qui eut tout d'abord pour elle le charme de l'inconnu. Excepté la maîtresse de la maison, personne ne paraissait le connaître. Sans être plus beau qu'un autre, il était remarquable et distingué, bizarre peut-être. Dans ses traits fins, dans son nez pincé, dans ses lèvres serrées à travers lesquelles s'échappait parfois, mais rarement, un sourire auquel l'extrême beauté de ses dents donnait une grâce infinie, il y avait quelque chose de mystérieux. Son regard profond avait une fixité magnétique, dont la puissance attractive ressemblait à celle de l'oiseau de proie. Attirée par toute étrangeté, Régine, involontairement, suivait ce jeune homme du regard. Il s'en aperçut, et comprenant l'effet qu'il produisait, il s'informa du nom de la jeune personne qui le regardait ainsi. En apprenant qu'elle était mademoiselle de Beaufreny, il fit un mouvement de surprise, et dès lors son regard, se fixant à son tour sur elle, ne la quitta plus. Sous ce regard persistant, les yeux de Régine s'étaient bientôt baissés, elle sentait instinctivement sur elle les rayons obliques de ses yeux étincelants. La réunion était nombreuse, quel-qu'un proposa de danser. La main du jeune homme vint s'offrir à mademoiselle de Beaufreny sans qu'il prononçât une seule parole, comme si d'avance elle eût été engagée avec lui pour le premier quadrille ; et, sans même se rendre compte de son action, Régine se leva et mit sa main dans celle qu'il lui tendait. Pendant la durée de la contredanse, la tenue du jeune homme fut parfaite. Il fut sobre de paroles, mais toutes celles qu'il prononça furent pleines de bon goût. C'était évidemment un homme d'esprit et de bonne compagnie. Rentrée chez elle, mademoiselle



de Beaufreny s'occupa trop de cette rencontre. Son imagination se monta et s'égara dans des idées romanesques. Ne sachant qui était ce jeune homme, Régine se plut à faire mille suppositions sur cette figure exceptionnelle. Bientôt elle le revit dans diverses maisons, mais le carême étant venu, on ne dansait plus ; son inconnu n'avait donc aucun prétexte pour s'approcher d'elle. Partout où il arrivait elle voyait ses yeux chercher dans toute la salle jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré les siens, et dès lors ne plus se détourner, et chaque fois une indicible émotion la faisait rougir et pâlir tour à tour. C'en était fait, elle aimait, elle le croyait du moins, et le regard du jeune homme lui faisait penser qu'elle inspirait un de ces sentiments exaltés que malheureusement les jeunes filles rêvent trop souvent, et qui ne sont le plus souvent qu'un appât trompeur par lequel on séduit leur vanité.

Plusieurs fois, d'une voix tremblante, comme si on avait dû deviner sa pensée secrète, Régine avait demandé qui était ce jeune homme ; ceux à qui elle s'était adressée ne le savaient pas. Il était froid, réservé et ne parlait à personne.

Un dimanche matin, comme mademoiselle de Beaufreny, accompagnée de son père, sortait pour se rendre à la messe paroissiale, la porte de l'hôtel Morvan, autrefois celui de Beaufreny, s'ouvrit et le mystérieux inconnu en sortit. A l'aspect de sa figure, M. de Beaufreny fut frappé de stupeur et Régine se sentit défaillir.

« Ce jeune homme doit être le fils de Morvan, s'écria M. de Beaufreny. Il me semble que je revois le misérable, quand il avait cet âge. Mêmes traits, même regard... Même âme, sans doute, ajouta-t-il après un moment de silence ; bon sang ne doit point mentir ! »

A ces paroles de son père, l'émotion de Régine alla jusqu'à l'épouvante.

« Ainsi donc, se dit-elle, l'homme dont l'image me suit partout est... »

sa pensée n'osa pas achever, et ne pouvant se couvrir le visage, elle ferma les yeux.

Hélas ! oui, c'était Urbain Morvan, dont le père avait livré au bourreau la tête de madame de Beaufreny.

D'abord, elle fit quelques efforts pour chasser de son esprit le souvenir du jeune Morvan, mais sans cesse entraînée vers la même pente par le manège habile d'Urbain, qu'elle retrouvait partout sur ses pas et qui la poursuivait sans relâche de son regard fascinateur, elle finit par penser qu'un destin fatal avait décidé de son sort et qu'elle aimait pour la vie. Dès lors, elle cessa de combattre sérieusement et, s'abandonnant à ce qu'elle crut être un amour invincible, elle en vint à penser que M. de Beaufreny était injuste en faisant peser sur le fils le crime du père. Cependant une vague terreur, une sorte de remords la troublaient, la livraient à tous les tourments d'une lutte pour laquelle elle n'avait pas la force qu'elle aurait trouvée dans de bons conseils et dans un sentiment plus profond du devoir, qui ne doit transiger avec aucune faiblesse, si bien cachée qu'elle soit au fond du cœur. Si Régine avait eu une mère, sans doute elle lui aurait ouvert son cœur, et de là serait venu le salut ; mais la gravité de l'homme impose, elle n'eût point osé faire à son père un pareil aveu.

Cette situation dura quelque temps encore, mais

quand le jeune Morvan se crut bien sûr du sentiment qu'il inspirait, il risqua sa demande par l'entremise d'une famille en relation avec M. de Beaufreny, en tâchant d'atténuer l'audace de sa recherche par l'expression d'une passion qu'il ne pouvait maîtriser. En recevant cette demande, M. de Beaufreny faillit tomber de son haut. Elle lui sembla le comble de l'outrage, mais que devint-il, bon Dieu ! quand en la communiquant avec une violente colère à sa fille, il la vit pleurer à chaudes larmes sans oser le regarder !

« Quoi ! disait le malheureux père avec désespoir, l'affront qu'osait me faire un Morvan en s'élevant jusqu'à ma fille n'était pas assez grand ! Il fallait encore que son insolent amour fut partagé !.. Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour que tant de honte fût réservée à mes cheveux blancs ? »

Plusieurs années s'écoulèrent dans d'inutiles tentatives pour amener M. de Beaufreny à donner son consentement à ce mariage qui, en effet, révoltait la nature, et bien des amis s'en mêlèrent. Exaltée par les obstacles et peut-être excitée par de mauvais conseils, Régine en vint enfin à faire à son père des sommations respectueuses. Dès ce jour, jusqu'à celui du mariage, M. de Beaufreny ne quitta plus son appartement, où il se fit servir ses repas afin de ne pas se trouver en face de sa fille. Un de ses parents était venu passer tout ce temps chez lui avec sa femme pour ne pas laisser mademoiselle de Beaufreny seule et pour l'accompagner à la cérémonie nuptiale.

Le matin de ce jour si cruel pour le père, si douloureux aussi pour la fille, Régine, après une nuit d'angoisses gémissait devant la toilette blanche et le bouquet virginal, dont l'aspect réjouit la jeune fille prudente et respectueuse qui a disposé de son cœur selon le gré de ses parents. Cefut avec des yeux rougis et gonflés par les larmes qu'elle se laissa parer par sa femme de chambre, sans même jeter un regard vers sa glace. Prête à partir, elle ne put se résoudre à quitter pour toujours le toit de son bon père sans avoir au moins sollicité sa bénédiction, et, malgré la défense de M. de Beaufreny, elle se rendit à son cabinet, où elle se précipita en courant, tant elle craignait que l'ordre de se retirer ne l'arrêtât dans l'antichambre.

« Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux à l'entrée de cette pièce où M. de Beaufreny se promenait à grands pas, pardon et pitié !... Mon père, bénissez-moi ! »

M. de Beaufreny ne répondit pas d'abord, mais il s'approcha d'elle et son visage exprima plus de douleur que de colère. Encouragée par cette remarque, Régine étreignit avec force les jambes de son père. M. de Beaufreny fit un mouvement en arrière pour se dégager ; mais Régine, sans dénouer ses bras, le suivit à genoux en traînant sur le plancher son long voile de dentelle et sa robe de moire blanche.

« Mon père, bénissez-moi ! répéta-t-elle en pleurant amèrement.

— Oui, ma fille, dit M. de Beaufreny, oui, je te bénis. Un père peut-il maudire ? Non, ce ne sera pas moi qui appellerai sur ta tête le malheur avec la malédiction de Dieu. Hélas ! la chaîne à laquelle tu tends tes mains sera bien assez lourde ! Puisse-t-elle être allégée par ma bénédiction et que Dieu te pardonne le mal que tu me fais ! Mais ne rentre jamais dans cette maison, dès que ta main aura touché celle d'un Mor-



van, et que cet homme n'ait pas l'impudence de passer le seuil de ma porte! Qu'il l'attende dans sa voiture, comme je l'ai ordonné, quand tu quitteras la maison de ton père pour le suivre à l'autel.

— Mon père! mon bon père!..

— Oh! oui, bon père! dit M. de Beaufreny. Mais je fus fils aussi! Et c'est l'homme auquel tu me sacrifies qui a fait tomber sur l'échafaud la tête de ma mère!.. Et c'est de ce sang maudit que naîtront mes petits-enfants! Et c'est ce nom exécré, méprisé que tu vas transmettre à mes descendants!.. »

Les deux mains crispées du vieillard se perdaient dans ses cheveux et de bruyants sanglots s'échappaient de sa poitrine.

« Ma fille! s'écria-t-il en se mettant lui-même à genoux et serrant dans ses mains les mains de Régine presque évanouie, mon enfant! c'est moi qui maintenant t'implore; moi, ton père, je te prie à genoux d'éloigner de moi ce calice. Régine, ma fille, je t'ai tant aimée! Pour prix de tous les soins prodigués à ta jeunesse, auras-tu l'horrible courage de m'ôter la raison? car, je le sens, mes idées se troublent, ma tête s'égare! »

M. de Beaufreny, le front appuyé sur celui de sa fille, pleurait comme un enfant. Régine, hors d'elle-même, se pressait contre lui, et leurs larmes, en coulant le long de leurs joues, se confondaient. Devant un père à genoux la fille rebelle allait céder. Mais un roulement de voitures s'arrêtant devant la maison la fit bondir et, en poussant des cris de désespoir, elle s'enfuit en répétant : Mon père, pardon! La porte du cabinet se referma d'elle-même sur elle. Au bruit qu'elle fit, Régine se retourna frappée au cœur comme durent l'être Adam et Ève en voyant se fermer derrière eux, pour toujours, la porte de leur premier séjour.

« Oh! non, s'écria-t-elle, ce n'est pas pour longtemps que cette porte m'est fermée; dussé-je venir tous les jours m'agenouiller devant elle, je la verrai se rouvrir. Un père pardonne, car il aime! »

Et toute en désordre, elle alla poser sa main dans celle du parent qui allait la conduire à la mairie et à l'église.

Comme l'avait voulu M. de Beaufreny, Urbain Morvan avait attendu dans sa voiture que la fiancée vint monter dans la sienne.

Pendant la cérémonie du mariage, les larmes de Régine ne cessèrent de couler; et plus d'une fois Urbain, froissé dans son orgueil, fronça le sourcil en la regardant de côté.

À la sortie de l'église, les voitures conduisirent à l'hôtel Morvan les époux, que leurs témoins seuls accompagnaient. Lorsqu'elle fut descendue de voiture dans la grande cour où l'herbe croissait en toute liberté, Régine pria son mari de lui permettre d'aller, avant d'entrer chez lui, rendre ses devoirs à M. de Beaufreny, dût-il refuser de la recevoir.

« Vos desirs seront mes lois, madame, dit Urbain de sa voix douce au timbre faux; mais, dans votre intérêt, ajouta-t-il en changeant insensiblement les inflexions et relevant vers sa femme un regard fixe et dur, permettez-moi de vous engager à différer un peu cette démarche, qui, peut-être, sera mal accueillie; vous avez déjà été bouleversée aujourd'hui par tant d'émotions diverses! Et puis, j'ai à vous présenter à mon père, » continua-t-il en la prenant par la main

et la tournant vers M. Morvan, qui, n'ayant pas cru devoir assister à la cérémonie, était venu jusqu'au bas de son perron au devant de sa bru.

Régine, restée comme pétrifiée sous le regard de son mari, cherchait en vain un mot à répondre à son beau-père, qui lui disait d'une voix toute semblable à celle de son fils :

« Soyez la bienvenue dans ma maison, madame, rien ne sera négligé pour vous la rendre agréable. »

Elle eut comme un éblouissement. Il lui sembla voir derrière le vieux Morvan l'ombre de sa grand-mère.

« Monsieur, dit-elle enfin, pardonnez-moi. Je vous remercie, mais j'ai laissé mon père dans un tel état, que ma raison en est troublée. »

Et se retournant vers Urbain, involontairement elle joignit ses mains, car elle avait bien senti que la prière de son mari était un ordre, et que son regard était celui d'un maître.

Il répondit par un sourire amer et ironique à sa muette prière.

« Calmez-vous donc, lui dit-il froidement et presque tout bas. Ne vous donnez pas en spectacle. Tout cela n'est pas flatteur pour moi. »

— C'est vrai, pensa Régine; mais il ne m'aime pas! il ne m'aime pas! se redit-elle avec effroi. Et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux.

— Monsieur Morvan!.. dit, avec l'expression du mécontentement, le parent qui avait accompagné Régine.

— Monsieur, dit vivement Urbain, je voulais épargner à ma femme des émotions qu'elle ne me paraît pas en état de supporter en ce moment. Si vous en jugez autrement, je l'abandonne à vos soins, puisqu'il ne m'est pas permis de la suivre; mais je vous prie instamment de ne pas nous priver longtemps d'elle et de vous. Vous comprenez que je vais l'attendre avec une impatience qui ne sera pas exempte d'inquiétude. »

Régine n'en attendit pas davantage, elle s'empara du bras de son vieux parent et s'enfuit vers M. de Beaufreny.

« Mon père? dit-elle en entrant aux domestiques. Comment est mon père? »

— Nous ne savons pas, répondirent-ils. Monsieur n'a pas sonné; aucun de nous n'a osé ouvrir la porte de son cabinet. Nous avons écouté dans son antichambre, on n'entend rien, pas un souffle, pas un pas. »

Régine monta vivement l'escalier, et pour la seconde fois se précipita dans le cabinet de son père.

M. de Beaufreny, frappé d'une apoplexie foudroyante, était resté agenouillé à la place où Régine l'avait laissé.

Il était déjà froid.

Quand le parent de M. de Beaufreny accourut avec les domestiques, aux cris jetés par Régine, deux corps gisaient sur le parquet.

### III

En proie à tous les ravages d'une fièvre cérébrale, Régine, depuis deux mois, luttait contre la mort. Le corps enfin était sauvé, mais les facultés intellectuelles semblaient anéanties. Assise à côté de son lit, une religieuse récitait son chapelet, et dans un coin de la chambre Urbain feuilletait un gros in-folio. Le temps brumeux jetait d'épaisses ombres dans cette chambre



d'une grandeur immense et déjà très-sombre; le vent soufflait avec un bruit lugubre dans les grands arbres qui l'obscurcissaient, et en interceptant les rayons du soleil, la rendaient froide comme une glacière. De temps en temps la religieuse, en enfonçant dans ses grandes manches ses mains bleuies par l'air vif et humide, tournait vers la cheminée un regard fort expressif, sans réussir à amener l'ordre d'y allumer du feu.

Tout à coup Régine souleva brusquement sa tête, et portant la main à la hauteur d'une de ses oreilles, elle parut écouter avec attention. Un bruit assourdissant de cloches partait à la fois de toutes les églises de la ville. Au mouvement qu'elle fit, la religieuse et Urbain furent à l'instant debout et devant son lit. A l'approche d'Urbain, Régine rentra précipitamment ses bras et ses épaules sous sa couverture.

« Un changement s'opère, ma bonne sœur, dit Urbain à la religieuse. Notre chère malade a remarqué le bruit des cloches, et, bien qu'elle ne paraisse pas m'avoir reconnu, le retour à la connaissance s'est cependant manifesté.

— Oui, dit la bonne sœur, écartez-vous un peu, ne la gênez pas »; et elle-même se retira.

Quand Régine n'eut plus personne devant elle, ses regards errèrent par toute la chambre, en s'arrêtant avec une sorte de vague inquiétude sur les tentures des murailles. C'étaient d'antiques tapisseries au petit point, représentant d'épais feuillages au milieu desquels des personnages de grandeur naturelle semblaient vaciller devant les yeux affaiblis de la malade. Ces tentures, ouvrages de sa grand'mère et de sa bis-aïeule, étaient restées telles que madame de Beaufré les avait laissées. Aucun meuble n'en cachait les détails. Dans l'hôtel Morvan, il n'y avait que les lits, les chaises et les tables indispensables à des êtres humains.

« Où suis-je ? dit Régine. J'ai peur.

— Vous êtes chez vous, chère amie, dans votre chambre, dit Urbain en se rapprochant.

— Non, dit Régine. Mais vous... vous... » continuait-elle avec l'accent de l'interrogation.

Son regard sembla chercher contre le mur une sonnette absente.

« Rose ! cria-t-elle.

— Qu'est-ce que Rose ? dit la religieuse.

— C'est son ancienne femme de chambre, répondit Urbain.

— Chère amie, dit-il, rappelez vos souvenirs, je suis Urbain, votre mari.

— Mon mari !... Urbain !... »

Régine se pressa le front du bout du doigt. Elle paraissait faire de grands efforts pour retrouver la mémoire.

« Urbain !... répéta-t-elle, je ne sais pas. »

Puis elle soupira d'un air découragé.

« Urbain Morvan ! reprit son mari.

— Ne dites pas Morvan, dit tout bas Régine, appelez-le seulement Urbain. »

La lèvre d'Urbain se souleva avec amertume.

« Les souvenirs reviennent, dit-il.

Les cloches sonnaient toujours. Une seconde fois elles absorbèrent toute l'attention de Régine.

« Urbain !... mon mari !... » répéta-t-elle en portant de nouveau le doigt à son front.

Soudain un cri rauque qui ne put sortir tout à fait

de sa poitrine épuisée lui échappa, et deux larmes brûlantes coulèrent lentement le long de ses joues.

« Je me souviens, dit-elle. Ces cloches sonnent l'enterrement de mon père !... »

— Non, non, mon enfant ! s'écria la bonne sœur, ces cloches sonnent la fête des élus.

— Mon père ! répéta Régine. Appelez-le, je veux le voir.

— Mon enfant, dit la religieuse, vous venez de faire une grande maladie. Calmez-vous, je vous en prie, car vous êtes sauvée; mais vous êtes encore bien malade.

— Alors, répondit Régine, mon père est mort !

— Pourquoi ?

— Il serait là !... »

Le médecin entra à ce moment; il s'appliqua d'abord à changer le cours des idées de la malade, puis il lui fit prendre une potion calmante, et pendant quelques heures la pauvre jeune femme retrouva dans un sommeil agité l'oubli de tous ses maux.

La convalescence fut longue, et tout l'hiver se passa pour Régine dans cette triste chambre où l'âtre s'était enfin garni d'un peu de bois, se consumant lentement sous la cendre amoncelée, sans jeter la moindre flamme. Régine, accoutumée au bien-être, frissonnait constamment, les pieds sur les chenets, quoique affublée de tous ses châles. Son mari lui faisait fidèle compagnie; mais au lieu de se sentir heureuse de sa présence continuelle, Urbain, toujours là, pesait sur son cœur comme un cauchemar.

« Hélas ! se dit-elle un jour, moi non plus, je n'ai pas ! J'ai pris le désordre de l'imagination pour les mouvements du cœur... La véritable affection prend sa source dans l'estime... et c'est pour cela que je me suis irrévocablement enchaînée ! Mais qu'est-ce encore que ma chaîne auprès de mes remords ? C'est pour cela aussi que j'ai tué mon père !... »

En vain, en grelottant, Régine réclamait plus de bois dans la haute et large cheminée d'autrefois.

« Qu'est-ce que dirait mon père ? répondait froidement Urbain. Le vôtre vous a trop gâtée, chère amie. Avec le temps vous vous accoutumerez à notre simplicité toute primitive et un peu rude, j'en conviens.

— Mais nous ne sommes pas forcés de nous chauffer à ses frais. N'avons-nous pas notre fortune personnelle, la mienne ?

— Si mon père me voyait moins économe que lui, il serait mécontent.

— N'est-ce pas plutôt, Urbain, que vous lui ressembliez ?

— Quand cela serait ? dit Urbain avec son regard de maître, devant lequel l'esclave courba la tête. Mais vous me calomniez, chère amie, reprit-il en souriant ironiquement et adoucissant sa voix jusqu'au son mielleux.

— Pourquoi vivre en commun, quand on n'a pas les mêmes goûts ? dit Régine. Allons habiter ma maison.

— Nous ne pouvons pas quitter mon père, dit Urbain. Il s'en vengerait.

— Comment ?

— En se remariant.

— Eh bien ! que nous importe ?

— Vous trouvez qu'il ne nous importerait pas d'avoir à partager ma fortune avec des frères et sœurs ? reprit Urbain en riant. Votre désintéressement va



trop loin, ma chère; vous me permettrez d'en avoir moins, la chose en vaut la peine; car si mon père, homme de précaution, ne m'a rien donné en mariage, afin de m'épargner la tentation de rien dissiper, il me laissera un jour (nul n'est éternel) une fortune de beaucoup supérieure à la vôtre.

— Et c'est pour cela que nous vivons aussi pauvrement que les plus misérables!...

— Allons, voi à les grands mots.

— Urbain, dit la jeune femme en pleurant, vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas? Eh bien, je vous le déclare, je ne puis supporter la vie qui m'est faite.

— Pas d'exaltation, Régine, c'est là votre défaut capital. Avec moi, les frais de mise en scène seraient perdus, car, je vous l'avoue, je suis en toutes circonstances froid et positif. Le parti le plus sage, le seul d'ailleurs que vous puissiez prendre, sera de vous conformer aux exigences de votre nouvelle position. Et maintenant, n'en parlons plus; on s'accoutume à tout.

Les larmes se séchèrent dans les yeux de Régine. Elle restait atterrée, mais calmée par l'inutilité de toute tentative, devant un arrêt qu'elle sentait être irrévocable.

« Oui, pensa-t-elle, il faut me résigner... expier! »

Quand les plus grands froids furent passés, on cessa de servir à Régine, dans sa chambre, sa nourriture de convalescente, un peu plus délicate que celle de la famille, et elle vint à l'heure des repas prendre sa place à la table commune. Ce fut seulement alors qu'elle put juger de la frugalité et de la parcimonie qui régnaient dans la maison de son beau-père, où, pour ne pas multiplier les feux, chacun se tenait dans la salle à manger, aussi grande, aussi vide, aussi glaciale que tout le reste de la maison. La vieille Marthe même s'y installait le soir avec son rouet et filait derrière ses maîtres, à la lueur d'une petite lampe antique, dont la faible et lugubre clarté ressemblait à celle d'une lampe sépulchrable. Le vieux Morvan, que jusque-là elle n'avait vu que de temps en temps et pendant quelques instants, quand il prenait la peine d'aller s'informer de l'état de sa santé, pesa sur elle de tout le poids de son impérieuse froideur et de son avarice. Urbain lui-même pliait comme un roseau devant la volonté de son père. Cette volonté n'était jamais brutalement exprimée. Chez les Morvan, les paroles étaient toujours convenables, mielleuses, même quand elles tranchaient dans le vif. Jamais les voix ne s'élevaient; les choses les plus dures s'y disaient du ton le plus hypocritement doux. Du reste, on y parlait fort peu et on n'y riait jamais. Les traits d'Urbain seuls s'éclairaient quelquefois d'un sourire ironique. Quant à la vieille Marthe, elle ne connaissait dans la maison que son vieux maître. De quelque part que lui vint un ordre, elle ne l'exécutait qu'après en avoir cherché l'approbation dans les yeux de M. Morvan. Était-ce attachement, était-ce crainte, ou tous les deux ensemble? elle avait toujours vis-à-vis de son maître l'œil vigilant et l'oreille ouverte; elle ne lui laissait jamais le temps de désirer, encore moins d'ordonner; elle le devinait en toutes choses, elle le savait par cœur. Elle ne faisait pas plus d'attention à Régine que si c'eût été une enfant. Régine, pour elle, c'était un lit de plus à faire, un couvert de plus à mettre. Les soins particuliers dus à sa personne et

à ses vêtements, Régine avait dû s'accoutumer à les prendre elle-même, et le travail qu'ils lui imposaient rompait seul la monotonie de sa pesante existence. Vainement elle avait réclamé Rose, sa jeune femme de chambre et toutes les choses dont autrefois elle ne pouvait se passer, elle recevait toujours d'Urbain la même réponse : — Qu'est-ce que dirait mon père?

Aussitôt que Régine s'était senti la force de sortir, elle avait prié Urbain de la conduire à la maison de son père comme à un pieux pèlerinage.

« Nous ne pouvons pas la visiter, avait répondu Urbain.

— Pourquoi cela?

— Ne l'habitant pas, je ne devais pas la laisser improductive, avait-il dit; je l'ai louée toute meublée.

— Louée!... sans me consulter!...

— Ma chère amie, s'il s'était agi de la vendre, il m'aurait fallu votre consentement; mais pour une affaire de location, je n'avais pas besoin de votre permission, avait répondu Urbain de sa voix douceuse, assaionnée de son sourire gracieusement moqueur. La femme est sous puissance de mari, mais le mari n'est pas sous puissance de femme. »

Régine s'était mise à pleurer amèrement.

« Voilà ma femme dans ses agitations. Chère bonne, vous courez le risque de jouer avec moi le rôle de femme incomprise; je n'entends rien aux exagérations. Voulez-vous que je vous conduise dans votre chambre? Le solitude vous calmera. Moi, je n'y puis rien; je ne comprends pas. »

Régine s'était sauvée toute seule et s'était tenue enfermée jusqu'à l'heure où Marthe, scandalisée d'avoir vu attendre son vieux maître, était venue tout effarouchée crier derrière la porte fermée : « Monsieur est à table! »

Dominée malgré elle et presque à son insu, Régine s'était rendue précipitamment dans la salle à manger, comme si elle eût été poussée par un ressort. Le vieillard, tenant d'une main la cuiller à potage, avait jeté sur elle un regard mécontent. Son mari, debout, l'attendait pour s'asseoir. Jamais, depuis, elle n'avait osé reparler de sa maison.

Régine avait aussi demandé à voir ses parents, ses amis. Là, Urbain ne s'était pas servi de son père comme d'un épouvantail; il avait répondu nettement : « Non. Vos parents seraient mal pour moi et vos conseilleraient peut-être dans un sens qui serait préjudiciable à la paix de notre intérieur, et vos amis entretiendraient en vous des goûts de luxe et de dissipation. Il faudra que ma société vous suffise, ma chère; casanier par nature, je vous ferai fidèle compagnie, mais il faut renoncer au monde. Je le déteste et ne m'y suis montré que pour y chercher l'occasion de me marier convenablement; je ne vous y laisserai pas paraître sans moi. Quand il fera beau, nous irons de temps en temps nous promener ensemble dans la campagne et le temps se passera. Bah! c'est une vie comme une autre, vous vous y ferez. »

Régine aurait voulu se réfugier dans le sein de Dieu, mais Urbain lui avait dit : « Ici, nous ne sommes pas croyants; les pratiques religieuses ne sont pas dans nos habitudes; je ne permettrais pas à ma femme de courir les églises, car il ne me conviendrait pas de l'y accompagner. » Pour temple, Régine n'eut donc que sa chambre, mais Dieu est partout où une prière



fergente s'élève vers lui du fond d'un cœur sincère.

Le printemps arriva, les vieux arbres du jardin se couvrirent d'un jeune feuillage. Oubliant ses anciennes terreurs du temps où elle entendait leur bruissement de l'autre côté de la muraille, Régine essaya de se frayer un chemin dans les allées à travers les broussailles pour reculer un peu les limites de sa prison. Ce noir et épais fourré, où il faisait nuit en plein midi, était aussi triste que sa chambre, mais c'était autre chose, et les émanations qui s'échappaient des riantes parterres au milieu desquels s'était écoulée son heureuse enfance, arrivaient par-dessus le mur et venaient l'enivrer. Elles réveillaient dans son âme engourdie sous le manteau de glace qui l'enveloppait mille souvenirs en même temps doux et cruels. Elle pleurait alors avec abandon, et cependant elle avait pris goût à ce jardin où elle échappait à la présence d'Urbain; car les promenades à travers ce bois sombre le tentaient peu. Elle s'y abandonnait à la rêverie pendant des demi-journées.

« Quel charme a donc cette obscurité? lui dit un jour Urbain en allant la surprendre sous un massif; vous altérez votre santé sous ces voûtes de feuillage. On y est pénétré jusqu'aux os par l'humidité.

— Je n'oserais dire que je m'y plais, Urbain, car je m'y consume de tristesse, et cependant j'y reviens malgré moi.

— Que vous êtes pâle! dit Urbain en s'asseyant près d'elle. Souffrez-vous? »

Régine leva vers lui un regard douloureux; ce fut sa seule réponse.

Un long silence suivit.

« Régine, dit tout à coup Urbain, pourquoi ne nous tutoyons-nous pas? »

Hélas! pensa la pauvre femme, c'est sans doute parce qu'une douce familiarité ne peut naître que de l'affection. Mais cette fois encore elle ne répondit que par un sourire triste et doux.

« Allons, dit Urbain, venez. Cette vie rêveuse ne vaut rien. Mon père a raison; il dit qu'elle détruit votre santé. »

Régine, sans répondre, suivit son mari.

« Vous êtes trop oisive, ma bru, dit le père dès qu'il l'aperçut. De mon temps, les femmes cousaient et tricotaient; elles pensaient moins et se portaient mieux.

— C'est une bonne idée, dit Urbain, un peu de travail distrait et entretient la santé. »

Régine se le tint pour dit. Elle avait compris, et, comme en toute autre occasion, elle se soumit sans murmure à la volonté de fer de ces deux hommes, qui semblaient n'avoir qu'une âme à eux deux.

Dès lors ses journées se passèrent invariablement à tricoter des bas et à raccommoder le linge de la maison.

Elle expiait; le remords lui commandait la résignation; mais elle ne se demandait plus de quoi était morte la jeune mère d'Urbain.

A voir l'entente constante des deux Morvan, on aurait pu croire que le père et le fils s'aimaient, autant du moins que les avarés peuvent s'aimer; il n'en était rien. Dans son fils, Morvan haïssait son héritier, le futur possesseur des biens dont il ne pourrait pas emporter au tombeau la moindre parcelle; et Urbain, malgré sa soumission et son respect apparents pour son père, comptait dans le secret de son cœur les jours qui le séparaient de celui où il prendrait possession de cette fortune qu'il savait être grande, mais dont il ne connaissait pas même le chiffre, tant son père se défiait de lui. De même que le vieux Morvan avait autrefois dénoncé madame de Beaufreny au tribunal révolutionnaire, si Urbain avait pu accuser là-haut son père de vivre trop longtemps, il l'aurait fait; mais la vie du vieil Harpagon n'en était pas moins en sûreté auprès du jeune avaré: le lâche crime de dénonciation était le seul que chacun d'eux pût commettre. Tous deux étaient incapables d'une action qui aurait pu les conduire en cour d'assises.

Des mois, des années s'écoulèrent. La taille de Régine se courbait, ses yeux se creusaient, tous ses traits s'allongeaient et une toux sèche et nerveuse déchirait sa poitrine. Elle s'en allait lentement, mourant d'ennui, de froid, d'isolement.

« Si du moins j'étais devenue mère! pensait quelquefois Régine, j'aurais eu dans la vie un puissant intérêt, une affection profonde qui m'aurait tenu lieu de tout! Mais, étais-je digne de l'être? Un enfant! à moi qui ai tué mon père!... Et puis mon fils se fût appelé Morvan!... c'est cette pensée qui a porté à mon père le coup fatal!... Et mon enfant aurait eu la figure, l'âme des Morvan! Dans ma vieillesse j'aurais lu dans son cœur, comme aujourd'hui dans celui d'Urbain, l'impatience de recueillir un héritage trop lent à venir!... Oh! Dieu fait bien ce qu'il fait. Il valait mieux que nul descendant ne naquit de cette union réprouvée. Mon père, pardonnez-moi, votre noble race va s'éteindre, mais elle ne sera pas souillée par le mélange impie du sang des Morvan! Votre fille a été sourde à votre dernière prière, mais Dieu l'a exaucée! »

Et la malheureuse femme retenait ses sanglots et dévorait ses larmes, car Urbain, dur et railleur, fronçait le sourcil ou se moquait de tout sentiment exalté.

L'été s'avavançait, les forces de Régine diminuaient tous les jours, cependant elle n'était pas alitée; ce n'était plus qu'une ombre, mais chaque matin l'habitude la ramenait machinalement sur son vieux fauteuil, contre la fenêtre de sa salle à manger, devant sa table à ouvrage.

A la chute des feuilles, ses voisins virent un matin sortir du sombre hôtel, presque seul, comme autrefois celui de la mère d'Urbain, son corps usé avant le temps par le malheur. Elle s'était éteinte sans qu'on s'en aperçût, son tricot dans les mains.

ADÈLE CLERET.



# LA BELLE SAHARA

## SOUVENIR DE CONSTANTINE

De ce qu'un rayon de soleil fit découvrir à l'auteur dans la rue de la Mouche à Constantine.

Le ciel était d'un gris sombre, la pluie tombait par torrents sur le toit déjà fortement ébranlé de la misérable bicoque que j'habitais depuis vingt-quatre heures, dans la rue de la Mouche; de larges gouttes, filtrant à travers les solives, tombaient par intervalle jusque sur le sol inégal de la pièce longue et étroite qui servait à la fois, à toute ma famille, de salon et de chambre à coucher. Ce temps si étrangement maussade, dans un pays où j'avais cru ne trouver que rayons éblouissants, que soleil sans nuage, joint à la contrariété de ne pouvoir courir de suite à la recherche d'un logement plus convenable, augmentait encore la tristesse qui m'avait saisie la veille en apercevant, du pont d'Aumale (1), le nid de vautours qui allait devenir notre prison pour tout le temps qu'il plairait à M. le ministre de la guerre.

A moitié couchée sur un divan de calicot rouge, dans un marabout (2) à moulures enluminées, je pensais à mon doux pays, à mes parents, que je craignais de ne revoir qu'après de longues années d'absence, et quelques pleurs mouillaient ma paupière. Dans ce moment un rayon de soleil, perçant les sombres nuages, vint dorer les murs nus et bossués de ma chambre; ce rayon me fit l'effet d'un sourire au milieu des larmes; je courus à la lucarne grillée qui seule éclairait cette pièce, et montant sur un des petits bancs de bois qui, avec un lit de planches et le divan installé à la hâte, composait alors tout notre mobilier, je me mis à regarder, d'abord le ciel couvert de nuages, puis la terre, c'est-à-dire le bout de rue changé en ruisseau, qu'il m'était permis d'apercevoir. Vers le ciel je ne distinguai qu'une cigogne qui, traversant l'espace, s'occupait de pourvoir aux besoins de sa jeune famille; sur la terre, je ne vis qu'un pauvre Arabe à peine couvert d'un burnous sale et déchiré; pieds nus, dans la boue, il chassait devant lui quelques-uns de ces malheureux bourriquets chargés de peaux

de bouc qui charrient à Constantine l'eau blanchâtre du Rummel ou celle un peu plus limpide des fontaines d'El-Kantara.

Et comme ce spectacle n'avait rien de fort réjouissant, je me disposais à quitter la lucarne, lorsqu'une femme d'une taille élevée se montra tout à coup sur le seuil d'une porte voisine. A son voile noir, au bandeau de lin qui couvrait son front, au chapelet pendu à sa ceinture, j'avais reconnu avec joie une sœur de charité. Sa vue seule me fit du bien, comme si je venais de trouver une amie sur cette terre étrangère. Elle leva la tête vers le ciel, sans doute pour contempler comme moi le bienheureux rayon de soleil, et à ce moment, je pus distinguer son visage. Ce n'était point une belle et jeune personne aux yeux d'azur, aux joues veloutées, mais une pauvre vieille fille déjà couverte de rides et dont le visage était marqué de petite vérole. Cependant il y avait tant de résignation et de douceur dans son regard, que la plus merveilleuse beauté n'eût pas été plus touchante.

Je la suivais de l'œil, dans cette rue tortueuse où elle marchait d'un pas rapide, malgré ses soixante ans; mais bientôt elle retourna sur ses pas et appela d'une voix douce :

« Samuel. »

Un petit homme, chaussé de babouches de maroquin jaune; la tête enveloppée d'une longue écharpe de mousseline, tournée en forme de turban; vêtu d'un large pantalon bleu et d'une veste brune; couvert d'un burnous assez propre et portant à son bras un énorme panier, parut à la porte de la maison. La religieuse lui dit quelques mots que je ne pus entendre et auxquels il répondit en français, mais avec cet accent guttural ordinaire aux hommes de ce pays; puis il la suivit à quelques pas de distance. Quel rapport ce petit juif, car c'en était un sans doute, pouvait-il avoir avec la sœur de charité, et qu'allaient-ils faire l'un et l'autre dans cette maison délabrée? C'était le problème que je m'efforçais de résoudre lorsque Virginie, ma petite femme de chambre, naguère aussi découragée que moi de notre grotesque installation, accourut joyeuse m'avertir de la part de mon mari qu'on avait trouvé enfin une maison qui, après un certain nombre de modifications indispensables, nous offrirait un logement commode. Je bondis de joie à cette nouvelle, et prenant en toute hâte mon chapeau et mon châle, je sortis, malgré le mauvais temps, pour m'assurer de la vérité du fait, tant le taudis que nous habitions me paraissait insupportable.

(1) Le pont d'Aumale a été construit par les Français sur le Rummel, au pied de la montagne de Constantine (route de Philippeville).

(2) Ici le mot marabout (qaubba) signifie une espèce d'alcorne plus ou moins grande dont le sol est un peu élevé au-dessus du niveau du reste de la pièce. On en trouve dans presque toutes les chambres arabes.



**Comment une pluie presque diluvienne procura à l'auteur le plaisir de satisfaire sa curiosité.**

La maison qu'on nous proposait était située dans la rue l'Huillier; elle se composait d'une petite cour carrée entourée de galeries, de trois ou quatre chambres longues et étroites, d'un salon avec deux marabouts, trois lucarnes et une colonne au milieu, soutenant les poutres du plafond; de plus, deux fenêtres donnant sur la rue, deux fenêtres françaises et une cheminée! Les murs étaient sales et raboteux, le sol inégal, mais les fenêtres m'avaient séduite tout d'abord; car, malgré ses murailles lézardées qui semblaient menacer ruine, son toit légèrement percé à jour, son escalier, véritable échelle, malgré beaucoup d'autres inconvénients encore, cette maison, qui avait déjà été habitée et appropriée à nos usages par nos compatriotes, était une véritable trouvaille, un bijou pour le pays, comme on eut soin de me le dire; aussi le marché fut-il bientôt conclu entre nous et le juif son propriétaire, qui nous la loua à raison de 4,000 francs par an.

Ravie de l'espoir de me trouver bientôt dans une chambre où l'on verrait clair, je repris la route de mon ancienne demeure que je ne pouvais quitter avant quelques jours; mais ne voulant pas rentrer chez moi sans remercier Dieu de la protection qu'il nous avait accordée pendant notre voyage, je me fis conduire à l'église, que je n'avais pas encore eu le temps de visiter. Cette église, qui était naguère une des principales mosquées de Constantine, n'est remarquable que par les moulures colorées et les inscriptions en caractères arabes qui décoraient une partie de ses murs; on y chercherait en vain la majesté grave et imposante de nos cathédrales gothiques. L'enceinte sacrée était presque déserte, seulement une petite troupe de jeunes filles vêtues à la française, et quatre ou cinq religieuses, chantaient les litanies au pied de la statue de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (1). Au milieu d'elles je reconnus avec une sorte de plaisir la vieille sœur de charité que j'avais remarquée deux heures auparavant dans la rue de la Mouche. Elle demeurait immobile au pied de l'autel, ses petites mains, un peu décharnées, étaient croisées sur sa poitrine, et de ses yeux élevés vers le ciel coulaient d'abondantes larmes, mais ces larmes étaient douces, à coup sûr, comme on en pouvait juger à la physionomie toute pleine de béatitude de la vénérable sœur. Après le chant des litanies, les jeunes filles firent une révérence devant l'autel, et, marchant deux à deux, d'un air de recueillement parfait, s'avancèrent vers une petite porte qui communiquait de l'église au pensionnat; les religieuses les suivirent. Pour moi, le cœur tout ému de ces chants chrétiens sur cette terre infidèle, dans cette même mosquée d'où les femmes étaient exclues comme indignes de louer Allah dans son temple, je sortis de mon côté, l'esprit plein des pensées nouvelles qui fermentaient dans mon imagination; mais à peine avais-je passé le seuil de la porte, que la douche que je reçus sur la tête mit fin à mes pieuses rêveries. Je

rentra précipitamment, ne me sentant pas le courage d'affronter cette avalanche, auprès de laquelle nos pluies du midi de la France pourraient ne passer que pour de légères ondées; je fis aussitôt volte-face, et je vis devant moi la bonne vieille sœur de charité, avec son air serein et son sourire plein de bienveillance.

« Il est impossible, me dit-elle d'une voix douce, de sortir dans ce moment; si madame veut venir au parloir, elle pourra s'y reposer quelques minutes, et quand l'eau tombera avec moins de violence, nous aurons un parapluie à son service. »

J'acceptai cette offre avec plaisir, et pour me mettre à l'abri du mauvais temps, et pour faire connaissance avec la bonne sœur.

Le parloir en question, qui servait aussi de réfectoire, valait à peine ma triste chambre de la rue de la Mouche. C'était cependant, après les salles des malades et la classe des jeunes filles, la plus belle pièce de la maison; car, pour le dortoir des religieuses, c'était pitié que de voir ces misérables couchettes entassées les unes auprès des autres, dans un vilain couloir sans air et sans espace. Je causai quelque temps avec sœur Constance; elle était pleine de discrétion et de réserve, me répondant néanmoins avec une aimable complaisance, moi entassant questions sur questions, tant j'étais curieuse de connaître les mœurs et les usages de cet étrange pays.

« Merci, ma sœur, lui dis-je enfin, lorsque tenant en main son parapluie je me disposais à prendre congé d'elle, merci de votre bon accueil et de vos utiles renseignements, je ne m'étais point trompée lorsqu'en vous voyant pour la première fois, cet après-midi, je vous regardai de suite comme une amie que la Providence m'avait envoyée dans cette espèce d'exil.

— Madame est trop bonne, en vérité, mais je ne me rappelle point avoir eu l'honneur de la voir avant la fin de l'office. »

Je lui racontai alors comment je l'avais aperçue de ma lucarne de la rue de la Mouche.

« Ah oui, dit-elle, je venais de voir Sahara, une pauvre femme bien intéressante.

— Sahara, dites-vous? est-ce un nom juif ou arabe?

— Arabe, madame.

— Et vous allez voir les arabes?

— Sans doute, lorsqu'elles sont malades; car autrement qu'irais-je faire auprès d'elles, puisqu'il nous est défendu de leur parler de religion! ajouta sœur Constance avec un soupir.

— Et Samuël, un petit homme que vous avez appelé du milieu de la rue?

— C'est notre interprète, madame, car je suis une pauvre ignorante, qui ne connaît que très-imparfaitement la langue de ce pays.

— Et ces pauvres créatures que vous visitez se montrent-elles reconnaissantes de vos soins?

— Plus que je ne saurais vous le dire, madame, elles nous aiment beaucoup parce que nous compassionnons à leurs peines. Avant-hier, l'on vint me chercher pour aller panser un vieillard dans un douar à deux lieues de Constantine; ordinairement je vais seule, parce que, n'étant que neuf religieuses pour l'hôpital et le pensionnat, nous n'avons pas une minute à perdre, et que d'ailleurs à mon âge on n'a plus besoin de chaperon, ajouta-t-elle en souriant; mais ce jour-là sœur Benjamin voulut m'accompagner, parce

(1) Cette statue est une offrande de la reine Marie-Amélie, à l'église de Constantine.



que j'étais moi-même un peu souffrante. Le pansement fut bien simple; je lavai la plaie avec un peu de vin chaud, et j'appliquai dessus une toile dont l'expérience m'a fait reconnaître l'efficacité, le malade se trouva soulagé. Ces bonnes gens ne savaient que faire pour nous témoigner leur gratitude; sœur Benjamin surtout leur agréait au point que les Arabes du douar se réunirent pour la supplier de venir habiter parmi eux, lui offrant, pour l'y déterminer, tout ce qu'ils avaient de plus précieux dans leur pauvre demeure.

Je jetai un coup d'œil sur sœur Benjamin, qui raccommoait les draps de l'hôpital à l'autre bout de la chambre: elle était jolie comme un ange.

« Il me semble que cet enthousiasme a dû vous effrayer un peu.

— Oh! dit la sœur, nous n'avons rien à craindre, Dieu est avec nous, l'habit que nous portons nous sert de sauvegarde; les Arabes savent que nous sommes consacrées au Seigneur, et ils nous respectent à cause de cela.

— Mon Dieu que ces mœurs sont curieuses pour nous autres étrangers, et que je voudrais pouvoir aussi pénétrer chez les Arabes.

— Rien n'est plus facile, madame, vous irez voir les dames mauresques autant que vous le voudrez, bien certaine de leur faire plaisir; et, s'il vous était agréable de m'accompagner quelques fois chez mes pauvres malades, ce serait une bonne œuvre dont Dieu nous tiendrait compte. Je pars tous les jours de l'hôpital à une heure précise. »

Je remerciai la sœur en prenant congé d'elle, et dès que les soins de notre installation m'eurent laissé un peu de répit, c'est-à-dire environ un mois après mon arrivée, je songeai à profiter de son offre obligeante.

### III

Des visites que fit l'auteur en compagnie de sœur Constance, visites qui ne lui firent point commettre le péché d'envie.

Je me rendis à l'hôpital un peu avant l'heure indiquée; sœur Constance était encore à la salle des pansements, le nombre des blessés, des infirmes de toute sorte qui s'y rendaient tous les jours ayant été plus considérable que de coutume. La bonne religieuse ne sortit de cette salle que pour diner à la hâte; puis, m'ayant aperçue au parloir, elle me salua avec sa bienveillance accoutumée, me demandant pardon de m'avoir fait attendre, et, chargeant Samuel d'un gros panier qui contenait du linge et des médicaments, elle se mit en route avec moi.

Nous longeâmes la rue d'Aumale, puis, tournant à gauche sous une voûte sombre et prolongée, nous descendîmes dans la rue des Juifs, et de là au quartier Arabe, réseau inextricable de rues sales et tortueuses, qui se séparent, se rejoignent; puant labyrinthe dont il est difficile de se tirer sans guide.

« Nous nous arrêterons d'abord ici, » me dit la sœur, courbant avec peine sa haute taille pour passer par une porte si basse qu'un enfant de dix ans eût été obligé de se baisser aussi.

Je la suivis en silence. Nous entrâmes dans une espèce de corridor sombre, humide, et de là, après une autre porte semblable à la première, dans une méchante cour pavée, sale, boueuse, dans laquelle un

veau, quelques poules, deux chèvres et une vingtaine de bambins prenaient leurs ébats. Sept à huit femmes, à demi vêtues, se tenaient accroupies à l'ombre de la galerie du premier étage, une autre faisait cuire une galette de farine d'orge sur un réchaud, au milieu de la cour; les poules gloussaient, les enfants criaient, le veau mugissait, les femmes se disputaient; c'était un tintamarre à étourdir un sourd; mais, dès que la sœur se fut montrée au seuil de la porte, tout ce bruit cessa comme par enchantement, un seul mot se fit entendre: *el mma*, (la mère) et femmes et enfants nous entourèrent aussitôt.

« Eh bien, eh bien, comment allez-vous aujourd'hui? dit la religieuse avec bonté, en écartant doucement toutes ces femmes qui se pressaient autour d'elle, baissaient le bas de sa robe ou la tiraient par la manche. Où est Larbi? que je regarde ses yeux. »

La mère de Larbi prit dans ses bras ce petit être maigre et pâle, et le présentant à la sœur:

« Vois, dit-elle, il va mieux.

— Beaucoup mieux, » répondit celle-ci, et, tirant une fiole du panier de Samuel, qui remplissait à merveille ses fonctions d'interprète, elle en versa quelques gouttes dans les yeux de l'enfant, le baisa au front et le remit à sa mère.

Puis elle appela Achmet.

« Me voici, » dit un marmot de sept à huit ans, en tendant à la sœur son petit bras décharné entouré d'une bande. La religieuse pansa adroitement une plaie; pendant ce temps une autre femme montrait à son tour une petite fille, toute couverte d'une espèce de lèpre qui la défigurait.

« Pourquoi n'as-tu pas lavé ton enfant, Fatma? dit la sœur, je t'ai déjà dit que la saleté augmentait son mal, s'il n'en était pas la seule cause. »

Et prenant une éponge, elle lava elle-même la petite fille qui se laissait faire sans crier.

« Maintenant à toi, Houlou, comment se trouve ton vieux mari? »

— Toujours plus mal, c'en est fait de lui, répondit la jeune femme avec une insouciance parfaite.

— Allons le voir, dit la sœur. »

Nous montâmes l'escalier, composé d'énormes blocs de pierre inégaux, et nous entrâmes dans une chambre dont la panteur était telle qu'elle me força d'abord à reculer. Un vieillard y gisait, étendu sur une natte, dans un état d'abandon et de misère difficile à imaginer. Sœur Constance s'agenouilla près de lui, pansa ses plaies, tâta son poulx, lui fit avaler une potion, commanda à Houlou de parfumer la chambre avec du vinaigre, et de laisser la porte ouverte pour aérer autant que possible cette pièce malsaine; puis elle gronda tout bas la jeune femme sur sa négligence à soigner ce vieillard, lui recommandant de se mieux conduire à l'avenir, et redescendit l'escalier. Alors les femmes arabes recommencèrent à nous entourer, questionnant toutes à la fois, les unes pour savoir pourquoi mon costume était différent de celui de la sœur, les autres demandant si j'étais sa fille. Je tirai ma bourse pour distribuer quelque chose à ces pauvres créatures qui me tiraillaient dans tous les sens, examinant l'une le tissu de ma robe, l'autre les fleurs de mon chapeau, mais sœur Constance m'arrêta d'un regard.

« L'argent que vous leur donneriez serait de suite dissipé en folles dépenses, me dit-elle, il vaut beau-



coup mieux l'employer à leur acheter du pain ou des médicaments.»

Je me conformai à cet avis, et nous quittâmes cette maison, comblées des bénédictions de ces pauvres femmes, qui vénéraient la sœur à l'égal de leur prophète; ce n'était pas même justice, en vérité, car Mahomet les a exclues de son paradis, et la sœur eût volontiers donné tout son sang pour leur ouvrir les portes du ciel.

Je ne raconterai point ce que nous vîmes dans les dix ou douze bicoques que nous visitâmes encore; c'était partout la même misère, les mêmes plaies hideuses, la même saleté, la même infection; partout une fourmilière de femmes et d'enfants, se montrant dans la cour ou dans les galeries, étalant sans aucun souci de pudeur leurs membres presque nus, que la sœur avait bien de la peine à leur faire recouvrir de leurs haillons.

Samuel m'expliqua que, quelque misérables que fussent les maisons que nous avions parcourues, aucun de ces Arabes n'était assez riche pour en habiter une à lui tout seul. Chaque chambre contient une ou plusieurs familles, composées le plus souvent du mari, de deux ou trois femmes, et d'autant d'enfants qu'il plaît au Seigneur d'en conserver sur le grand nombre de ceux qui naissent. Les hommes sortent le matin, vont au café ou à leurs boutiques, s'ils sont marchands, et ne rentrent guère qu'à la nuit. Les femmes allaitent leurs enfants, font les galettes ou le couscous, teignent leurs ongles et leurs cheveux, et passent le reste du temps à dormir ou à se disputer.

#### IV

**Des ravissements de la danse chez les femmes arabes, et comment l'auteur fit connaissance de la belle Sahara.**

La chaleur était déjà très-forte, quoique nous ne fussions encore qu'au mois de mai; nous ne trouvions de siège nulle part, et comme je ne me souciais pas de m'accroupir à la manière arabe, j'étais fort lasse. Cependant l'exemple de la sœur, qui malgré son âge, supportait cette fatigue sans avoir l'air d'y prendre garde, m'ôtait toute envie de me plaindre; je la suivis le plus résolument possible, et nous arrivâmes ainsi, de station en station, jusqu'à la rue de la Mouche, que j'avais prise en grippe dès le premier jour de mon arrivée.

« Puisque nous sommes ici, demandons des nouvelles d'Apénia, » dit la religieuse à Samuel.

Et nous nous dirigeâmes vers la maison à l'entrée de laquelle j'avais vu sœur Constance pour la première fois. A peine avais-je mis le pied sur le seuil de la porte, qu'une musique étrange frappa mon oreille, et excita ma curiosité.

Le logis où nous entrions, quoique petit et délabré, était cependant bien plus propre qu'aucun de ceux que nous venions de visiter. Au lieu de cette odeur nauséabonde qui s'exhalait de ces pauvres demeures, un doux parfum d'encens ou de pastilles brûlées arriva jusqu'à nous, puis tout à coup des cris perçants, sauvages, prolongés, tels que je n'en avais jamais entendu sortir de poitrines humaines, me firent tressaillir. Je m'arrêtai interdite, mais l'attitude calme de mes com-

pagnons me prouva bientôt que ces cris, qui étaient pour moi effrayants leur semblaient la chose du monde la plus naturelle.

« Les femmes dansent, dit Samuel.

— Dans ce cas, nous reviendrons un autre jour, répondit la sœur.

— Oh! je vous en prie, lui dis-je, j'aurais tant de plaisir à voir cela. »

Nous pénétrâmes dans une petite cour pavée de marbre et entourée de galeries soutenues par des colonnes torses; au milieu de cette cour, une jeune femme qui me sembla jolie, malgré le noir, le rouge et le bistre qui teignaient bizarrement son visage, ses bras et ses jambes, et jusqu'aux ongles de ses mains et de ses pieds, se démenait comme une possédée, penchant en cadence la tête, les bras, tout le corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, puis en avant, puis en arrière, au son de cette musique sauvage que j'avais d'abord entendue, et qui n'était que le son de deux tamtams sur lesquels de vieilles femmes tapaient avec leurs doigts tout en chantonnant, d'une voix tremblotante, des paroles inintelligibles. D'autres femmes en habits de fête, la tête ceinte d'une large ceinture, les bras et les jambes chargés de lourds bracelets, entouraient la danseuse, essayant la sueur qui décollait de son front, renouant ses cheveux ou l'entourant de nouveau des voiles et des écharpes que cette danse frénétique détachait à chaque instant. Au bout de quelques minutes, la jeune femme tomba de fatigue et d'épuisement; on aurait pu la croire évanouie, sans le mouvement cadencé de son corps, qui, quoique affaissé sur lui-même, suivait encore le rythme toujours plus entraînant des tamtams et des chansons. Dès que la danseuse fut à terre, les femmes poussèrent de nouveau toutes ensemble ce cri perçant dont rien ne saurait donner l'idée, puis une d'elles prit un flacon plein d'essence, et lui en fit avaler quelques gouttes; une autre lui offrit du café à l'essence de rose, les musiciennes présentèrent leurs tamtams à la chaleur des cassolettes dans lesquelles brûlaient les parfums; puis la pauvre femme se releva et recommença à danser, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnant de nouveau, elle retomba palpitante, presque morte sur le tapis qui couvrait les dalles. Alors une autre danseuse prit sa place, commençant lentement, et s'animant ensuite jusqu'au délire au son de la musique diabolique et à la vapeur des parfums.

« En avez-vous assez? me dit la sœur, elles vont danser ainsi une partie de la nuit, et ce sera toujours la même chose. »

Je me disposais à suivre la religieuse, lorsque la première danseuse qui sortait peu à peu de son affaissement, releva la tête vers la galerie où nous étions placées, aperçut la religieuse, jeta un cri, courut à sœur Constance, et baisant le bas de sa robe avant que celle-ci eût pu s'en défendre :

« Viens la voir, dit-elle, elle est guérie, tout à fait guérie, grâce à toi, plus sainte que nos marabouts (1), plus savante que nos thalebs (2).

(1) Marabout, saint personnage (m'rabouth).

(2) Thaleb, homme instruit, savant.



— Grâce à Dieu seul, dit sœur Constance, en se laissant entraîner dans une chambre où reposait sur un tapis une petite fille de cinq ou six ans, aux traits délicats, aux yeux fendus en amande.

— Et tu dances pour célébrer sa guérison ? demandai-je à la jeune femme.

— Oui, pour célébrer sa guérison, et aussi pour éloigner sans retour le mauvais esprit qui s'en était emparé, répondit Sahara.

Je regardai la sœur d'un air surpris, doutant presque que Samuel eût traduit les paroles de Sahara.

« Les femmes arabes sont très-superstitieuses, me dit la sœur, répondant à ma pensée, elles attribuent presque toujours leurs maladies à un pouvoir magique, et le diable joue un grand rôle dans ces pauvres fêtes.

— Mais quel rapport peut-il avoir avec leur danse ?

— Que sais-je ! me dit-elle, la danse est presque toujours chez ces femmes une action fort grave, un acte religieux ; elles dansent pour se guérir elles ou leurs enfants, pour rendre grâce au ciel, pour chasser le mauvais esprit, comme vient de le dire Sahara, et plusieurs d'entre elles, trompées sans doute par l'exaltation fiévreuse dans laquelle les jettent ces mouvements déréglés joints à l'excitation des parfums et de la musique, s'imaginant être alors en lutte avec un esprit malin, il n'est pas étonnant qu'elles espèrent pouvoir ainsi exercer sur lui quelque action. »

Pendant ce temps, je regardais Sahara qui avait pris sa fille dans ses bras, et qui la couvrait de baisers passionnés.

C'était une femme de vingt ans, tout au plus, à la taille souple, aux yeux doux et brillants, mais maigre et fatiguée, comme si elle eût usé sa jeunesse dans les veilles et dans les larmes. Le cercle bleuâtre qui cerneait ses yeux contrastait avec l'éclat du vermillon dont elle avait orné son visage, et l'on devinait sa pâleur sous le rouge qui couvrait ses joues ; cependant elle était encore belle dans son costume pittoresque, quoique un peu fané, qui annonçait une ancienne aisance.

« Savez-vous pourquoi les cheveux noirs de Sahara sont ainsi ramenés sur son front et le long de ses joues en deux tresses énormes qui vont se perdre dans son turban, tandis que ceux de ses compagnes pendent sur leurs épaules, soutenus par un ruban de soie noire ? demandai-je à Samuel.

— C'est que Sahara est Bédouine, et qu'elle a conservé la coiffure des femmes de sa tribu, tandis que les autres sont des mauresques, répondit le petit juif. »

Nous fîmes quelques pas pour sortir.

« Adieu, dit Sahara, en mettant la main sur son cœur, si tu vas dans le paradis, j'attacherai des fleurs d'or à ta robe, toi qui as sauvé mon enfant. »

V

**De ce que deux nègres apportèrent à l'hospice de Sala-Bey, le 24 septembre 1846.**

Quatre ou cinq mois après, lorsque déjà l'hospice civil était établi dans l'ancienne maison de Sala-Bey, vaste et bel édifice, aux murs lambrissés de faïence à dessins variés ; aux cours et aux galeries pavées de marbre ; un matin que je venais d'entendre la messe dans la petite chapelle des sœurs, je vis arriver deux hommes noirs, portant un espèce de paquet d'une forme singulière qu'ils déposèrent au milieu de la cour. C'était une femme morte, ou tout au moins évanouie, enveloppée d'un haïck et recouverte de ce long voile arabe qui ne laisse apercevoir que les yeux.

Les sœurs, prévenues, accoururent en toute hâte, et Samuel interrogea les esclaves, pour savoir quelle était cette femme, et qui l'envoyait à l'hospice.

« On l'a trouvée gisant dans la rue de la Mouche, répondirent-ils, un Maure nous a donné huit sous pour la porter ici, la voilà.

— C'est bien, » dit sœur Constance, et, aidée de deux jeunes religieuses, elle porta la femme sur son propre lit, tous ceux de l'hospice étant alors occupés.

Je suivis les bonnes sœurs, curieuse de savoir la fin de cette aventure.

« Vit-elle encore ? demanda la plus jeune religieuse,

— Son cœur bat, mais bien faiblement, répondit sœur Constance. »

On ôta le voile de la Bédouine pour lui faire respirer du vinaigre.

« Grand Dieu ! m'écriai-je involontairement, j'ai déjà vu quelque part ce visage.

— Autant qu'une morte peut représenter une jeune et jolie femme, dit Samuel, celle-ci n'est autre que Sahara. »

A ce nom, la mourante ouvrit languissamment ses grands yeux noirs qu'elle referma aussitôt.

« Silence, dit la sœur, en mettant un doigt sur sa bouche, cette femme a besoin de repos. »

Je me retirai sur la pointe des pieds, bien intriguée de savoir si cette pauvre créature était en effet la belle Sahara, et pourquoi elle se trouvait ainsi aux portes du tombeau.

(La fin au prochain numéro.)

Comtesse de LA ROCHE-RE.

**Énigme Historique.**

D. Quels sont les deux princes espagnols, portant le même nom, qui, à un siècle de distance, périrent

tous deux en prison, victimes de la cruauté et de la défiance de leurs pères ?



# SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

## HISTOIRE D'UNE AME.

Troisième article (1).

Loches. Juillet 18...

Trop tard ! je suis venue trop tard ! elle ne m'a pas attendue pour mourir !... Mon cœur me devançait à cette maison où je pensais que ma mère allait revivre sous mes baisers ; je voyais, en esprit, la chambre de malade, calme et voilée ; je sentais une vague odeur d'éther, je voyais, au fond de l'alcôve blanche, ma mère, pâle, souffrante, mais renaissant à ma vue et me tendant les bras... Je devinais ses étreintes, les premières paroles de sa voix affaiblie, les premiers regards de ses yeux obscurcis... Je m'étais fait de tout cela un mirage, où je me voyais, luttant avec la mort et l'emportant sur elle... J'arrive... La maison était fermée, toutes les fenêtres closes, même celles de la chambre de ma mère... Je sonne d'une main hésitante... la vieille servante vient ouvrir ; en me voyant, elle se trouble et elle porte à ses yeux rougis son tablier noir, signe de deuil, aussitôt inondé de ses larmes... C'était assez... J'avais compris. Je m'assis sur l'escalier, je n'osais ni monter ni avancer, et je restai là, abîmée dans une muette désolation, jusqu'à ce que Léonide vint me chercher. J'appris peu à peu, goutte à goutte, ce qu'il me fallait savoir. Ma pauvre mère était morte le jour même où l'on m'avait écrit ; une crise soudaine l'avait enlevée, mort subite, mais non pas imprévue, car toute sa vie, humble et sainte, avait été réglée en vue de cette heure dernière. Elle avait souvent parlé de moi à ma sœur, et l'avait chargée de me donner sa bénédiction, et, jusqu'à l'instant où sa voix s'éteignit, cette tendre mère avait prié pour ses enfants.

Voilà ce que l'on m'a dit... Elle n'est plus ! c'est la seule pensée qui se dresse, claire et triste, au fond de mon esprit... Ma mère n'est plus ! elles sont glacées, ces mains qui serraient les miennes, ils sont éteints ces yeux qui lisaient dans mes yeux, et ce cœur, toujours si tendre, si ouvert, ce cœur maternel ne bat plus pour moi... O mon Dieu ! que ferai-je désormais ? comment vivrai-je sans elle ? n'était-elle pas mon but, mon espérance ? aurai-je le triste courage d'être là où elle n'est plus ?... Pauvre mère, pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée ?

Loches. Septembre 18...

Le temps passe, pesant, monotone comme ces lourdes pluies qui tombent en automne, et il semble posséder l'affreux secret d'engourdir peu à peu la douleur. Six semaines se sont écoulées depuis que ma mère a quitté, pour jamais, notre maison ; six semai-

nes, un siècle, marqué d'abord par l'angoisse et les larmes, puis par l'ennui sourd, le terne accablement où l'on ne se sent même plus l'énergie nécessaire pour souffrir. Maintenant, je sais que je ne mourrai pas de ce premier malheur, ce serait trop beau, je dois vivre, et vivre avec un découragement profond dans le cœur. Hélas ! à quoi bon ? pourquoi retourner à Paris ? pourquoi travailler ? pour qui, devrais-je dire ! Tout cela était doux, facile lorsqu'elle vivait, mais maintenant ! A la seule idée de me retrouver parmi ces jeunes filles, si joyeuses et si confiantes, car elles ont leur mère, elles, je tombe dans un chagrin qui rend cet avenir impossible. Que faire cependant ?

Loches. Septembre 18...

La nuit dernière, après avoir longtemps prié pour ma bonne mère, au pied de ce crucifix où elle a tant prié elle-même, je me suis couchée, mais je n'ai pu dormir, et ma pensée agitée se traduisait, presque à mon insu, en strophes cadencées. Une pièce de vers s'est improvisée ainsi, sans que je le susse moi-même et sans que je fusse fatiguée de ce travail involontaire. Je pensais à ma mère, et, sans effort, sans contrainte, je parlais à cette ombre chérie la langue mélodieuse des vers. Alors, une idée a surgi dans mon esprit et ne m'a plus laissé de repos ; ce qui était autrefois une perspective éloignée est devenu un avenir présent : j'abandonnerai l'instruction, et je tenterai la fortune des lettres : j'essaierai de gagner ma vie, et peut-être de conquérir un nom, par mes écrits... je n'ai plus rien qui m'attache à la vie, mais le travail, l'étude, la gloire possible, pourront m'aider à la supporter. Je mourrais d'ailleurs, je le sens, dans cette existence que je n'avais acceptée que pour ma mère, et j'use, en la quittant, de la liberté douloureuse que sa mort m'a donnée. Oui, je suis décidée, je partirai...

Loches. Octobre 18...

J'ai revu et classé mes papiers, et vraiment je suis étonnée de mes richesses. J'ai un volume entier d'épigrammes, deux nouvelles, une empruntée au moyen âge, *Julienne Du Guesclin*, et une autre, *Aurèle*, dont la scène se passe de nos jours. J'ai commencé aussi une œuvre plus considérable : *Joséphine ou les deux éducations* ; si je réussis à Paris, c'est-à-dire si je trouve un éditeur pour mon cher volume de poésie, j'achèverai mon livre sur l'éducation, et peut-être parviendrai-je à le vendre. J'ai écrit aujourd'hui à la directrice de la pension, pour lui annoncer que je ne rentrerais plus chez elle et lui faire mes adieux ; ce soir, je dirai mes projets à Léonide.

(1) Voir les numéros d'Août et d'Octobre.



Loches. Octobre 18...

Ma bonne sœur m'a écouté avec beaucoup de sympathie; elle aime mes vers, elle les sait par cœur, elle les lit avec trop de goût, d'admiration peut-être, et facilement elle me ferait illusion sur moi-même et sur l'avenir qui peut m'être promis; mais au moment où, assise auprès de moi, elle venait de me répéter: «Tu seras célèbre un jour, oh! ma bonne Julie, combien je serai heureuse de tes succès!» le vieux notaire, ami de nos parents, M. Geslin, entra pour me faire une visite. Léonide tourna vers lui un regard souriant, et lui dit :

«Quelle bonne idée vous avez eue de venir nous voir, M. Geslin! Vous aimez les vers : que pensez-vous de ceux-ci?»

Et ma bonne sœur, s'emparant de mon manuscrit, lut avec beaucoup d'âme une petite pièce intitulée : *Le Rouet de l'aïeule*. M. Geslin, les mains croisées sur sa canne et la tête appuyée sur ses mains, écoutait en fermant les yeux; le dernier vers achevé, il ne dit mot; Léonide, toute à son admiration fraternelle, poursuivit et lut encore : *l'Ange du Sonnet*, strophes que j'ai écrites avec cœur et que j'aime comme un reflet intime de ma pensée : lorsqu'il eut fini, le silence régna. M. Geslin ouvrit les yeux, hocha la tête, et dit d'une voix mesurée et polie : «Ces charmants vers sont une confidence, puis-je, d'après ce que je vois, ils sont encore manuscrits. Et quelle est celle d'entre vous, mesdames, qui fait ainsi la cour aux Muses? — Oh! mon vieux ami, c'est bien là une question oiseuse, interrompit Léonide en riant. Vous me connaissez, et vous savez si je suis capable de marier deux rimes. Mais regardez Julie!»

Il me regarda, et je sentis que je rougissais. M. Geslin hocha encore la tête, et reprit : «C'est joli, fort joli assurément, mais seriez-vous bien fâchée, mademoiselle Julie, si je vous disais, comme Horace Walpole : Que fera-t-on de cela à la maison? — Mais, monsieur, s'écria Léonide indignée, Julie fera du beau talent que Dieu lui a donné un excellent emploi : d'abord il lui assurera, je l'espère, une existence honorable, et qui sait? plus tard peut-être, il lui vaudra la célébrité. Voyez madame Dufrénoy, mademoiselle Gay, madame Tastu, ne fraient-elles pas le chemin à leurs jeunes émules? n'est-ce pas un bel avenir? — Hum! grommela M. Geslin. Et vous voulez donc, mon enfant, (vous me permettez ce nom, n'est-ce pas?) vous voulez donc tirer parti de votre plume? — Oui, monsieur, je renonce à l'instruction, je vais à Paris, et j'espère y trouver un éditeur qui, m'achetant mes premiers essais, me donnera le loisir d'achever des œuvres plus sérieuses que j'ai sur le métier. — A Paris! pauvre enfant! qu'allez-vous risquer là? — Vous me désapprouvez, monsieur? — Mon enfant, je vous plains, je ne me permets pas de vous blâmer, car je connais l'excellence et la rectitude de votre cœur; mais je plains votre ignorance complète de la vie, et je redoute pour vous les déceptions qui vous attendent. Raisonnons : vous quittez une carrière humble et laborieuse, il est vrai, mais sûre et honorable; vous arrivez à Paris sans autre ressource que votre talent, car j'admets (ce qui n'est pas encore démontré) que vous ayez du talent. Croyez-vous que cela suffise? Demandez aux greniers de Paris combien de talents réels, ignorés,

méprisés, languissent dans la faim et la misère, parce qu'ils ont cru qu'en venant dans la grande ville, la célébrité et la fortune allaient accourir au-devant d'eux, les bras tendus. Il ne faut pas seulement avoir le talent d'écrire en vers ou en prose, il faut que ce talent ait assez de souplesse pour s'accommoder aux exigences du moment, au goût, à la mode, qu'elle veuille le classique ou le romantique, le réalisme ou l'idéal. J'admets encore que votre talent, qui n'a été jusqu'ici que le reflet de vos impressions personnelles, se soit prêté à la forme que le public recherche; que vous ayez produit une œuvre agréable, lisible, *éditable*, encore faudra-t-il trouver un éditeur. Presentez-vous d'ici les démarches, les visites, les sollicitations, les refus, les fins de non-recevoir, les réceptions, tantôt dédaigneuses et brusques, tantôt plus douces, que vous ne le voudriez, vous peut-être? Que de courses, que de fatigues, que de tristes déceptions, promenées d'éditeur en éditeur, de bureau de journal en bureau de journal, et rapportées le soir, au logis vide et sombre, où la gêne et les soucis vous attendent, s'endorment avec vous, troublent vos rêves et hâtent votre inquiet réveil. Avez-vous pensé à tout cela, mademoiselle Julie? — Monsieur, le tableau que vous venez de tracer est effrayant, mais comment ont fait tant d'autres femmes qui ont réussi? — Elles avaient des protecteurs, sans doute. — Leur gloire en est moins grande, et j'aimerais mieux acheter le succès et l'indépendance par quelques souffrances de plus. — Oh! ma sœur, s'écria Léonide, intimidée soudain, prends garde! ne renonce pas entièrement à l'instruction. — Je n'y renonce pas, ma sœur; si je ne réussis pas au gré de mes desirs, je prendrai le diplôme qui me manque, et ma vie se passera à enseigner aux petites filles l'histoire et la grammaire. — Tu seras malheureuse à Paris! — Je le serai partout, ma sœur, après la perte que nous avons faite, mais, de quelque temps, le besoin matériel ne m'atteindra pas, car j'ai une petite somme qui me suffira pour vivre quelque temps. Je ferai avec courage les démarches nécessaires à la publication de mes vers, je travaillerai avec constance, et, si je ne réussis pas, eh bien! je serai «Gros-Jean comme devant», ajoutai-je en m'efforçant de sourire.

Ma sœur et M. Geslin essayèrent encore de combattre ma résolution, mais en vain; je veux savoir ce que la fortune me réserve. Ma pauvre Léonide, vivement impressionnée, est passée tout à fait dans le camp de M. Geslin; elle ne voit plus que périls là où elle ne voyait que joie et célébrité. Pour moi, je ne m'attends pas à une vie facile, je prévois des luttes, mais je me sens armée contre elles... M. Geslin, voyant ma résolution, n'a plus insisté.

Loches. Octobre 18...

Madame Geslin est venue me voir ce matin. Elle m'a parlé de mes projets d'avenir avec un intérêt plein d'affection, et elle a achevé, en me disant : «Je n'insisterai pas, chère enfant, pour vous détourner d'un projet si arrêté dans votre esprit, mais il serait bien pénible, à nous, les vieux amis de votre mère, de vous savoir à Paris, sans guide aucun, sans aucune protection. Je vous apporte une lettre pour une amie à moi, l'amie de mon enfance, de ma jeunesse... Voudriez-vous la remettre à son adresse? tenez, lisez-la...



Je pris la lettre adressée à *sœur Saint-Joseph, religieuse de la Visitation*, rue de..., à Paris. La lettre était une chaleureuse recommandation, conçue dans les termes les plus flatteurs pour moi. Je la lus, et je serrai avec reconnaissance la main de ma vieille amie. « Mon enfant, me dit-elle avec émotion, si vous avez quelque trouble, quelque chagrin, confiez-vous en mon amie comme vous vous seriez confiée en votre mère. C'est une femme d'un grand jugement, d'un tact exquis, et qui a puisé dans la religion, dans l'abnégation d'elle-même, une bonté toute céleste. Elle vous plaira, vous l'aimerez, et si je vous sais en confiance avec elle, je serai tranquille sur votre compte. Irez-vous la voir? — Je vous le promets, madame. — C'est bien, mon enfant, ce que Dieu garde est bien gardé; nous prions pour vous afin que vous suiviez la volonté du Seigneur et que vous restiez toujours digne de votre vertueuse mère. »

Loches. Novembre 18...

Mes préparatifs sont faits; je pars demain. Je laisse à Léonide le peu qui nous revient de la succession de notre mère, son mobilier, sa petite argenterie; j'emporte mes livres, mes papiers, un médaillon précieux qui renferme les cheveux de nos parents bien-aimés, et après avoir baisé une dernière fois la croix qui s'élève sur le tombeau de celle que je regretterai toujours, je partirai avec courage et confiance...

Paris. Novembre 18...

Me voici de nouveau dans l'immense solitude de la grande ville. J'ai employé mes premiers instants à chercher une chambre, et j'en ai trouvé une, toute meublée, dans une maison décente, au quatrième étage, rue Jacob. C'est une triste logis, où les yeux, après avoir plongé dans des cours noires, sombres, encombrées de meubles sordides, ne rencontrent, en s'élevant, qu'un triste horizon de toits où la pluie ruisselle et des cheminées d'où s'élève une épaisse fumée. La chambre est mesquinement meublée, demeure banale et transitoire, où d'autres ont passé et passeront encore, et qui ne peut me rappeler ma jolie chambre de Loches que pour me donner des regrets; mais qu'importe! Je ne suis pas venue chercher à Paris l'élégance et les douceurs du foyer, j'y suis venue au-devant de la lutte et du travail... plus tard, naîtront les succès; à plus tard les jouissances de la moisson et le repos paisible dans une maison, que ma sœur et sa jeune famille arrièreront de leur gaieté et de leur tendresse. A moi le travail! à ceux que j'aime la douceur et les joies!

Paris. Décembre 18...

Ce matin, je me suis habillée avec soin, j'ai pris mon recueil d'élégies, et le cœur tremblant, *saisi*, comme disent les petites filles, je suis allée jusqu'à la porte d'un éditeur qui publie beaucoup de recueils de vers. J'ai posé la main sur le bouton de la serrure, mais je n'ai osé ouvrir; à plusieurs reprises, j'ai passé devant ce brillant magasin où les productions nouvelles étaient leurs titres séduisants et leurs fraîches couvertures, mais longtemps le courage m'a manqué. Enfin, prenant sur moi-même, et par un

violent effort de volonté, j'ai ouvert la porte et je suis entrée. « Que désire madame? » m'a dit un commis dont le regard assuré m'a fait baisser les yeux. « Je voudrais parler à monsieur E... — Impossible! il déjeune en ce moment. — Pourrai-je revenir dans une demi-heure? — Si vous le voulez, madame. »

Je sortis, et vraiment j'étais enchantée de ce délai, de ce moment de grâce que d'autres, peut-être, auraient trouvé bien importun. Je marchai quelque temps dans la rue, et quand la vieille montre de mon pauvre père m'eut avertie que la demi-heure était écoulée, je retournai. « Désolé, madame! mais M. E... vient de partir pour Saint-Mandé. Il ne reviendra que vers le soir, à l'heure du dîner. »

Je respirai de nouveau, car mon pauvre cœur battait à m'échapper, et je revins chez moi. Je relus quelques-uns de mes vers, je corrigeai, je redressai, j'ajoutai même une strophe à mon *élégie l'Anniversaire*, et vers le soir, je retournai, car je voulais poursuivre résolument mon entreprise, quelles que fussent mes craintes et les souffrances que me causait ma timidité. Je venais d'entrer dans le magasin, un des commis s'avançait vers moi avec une figure négative, si je puis m'exprimer ainsi, lors qu'un monsieur, entré après moi, me dit poliment : « Vous me demandez, madame? — Oui, monsieur, je désirerais avoir avec vous un instant d'entretien. »

Il me fit entrer dans un cabinet de travail, meublée avec une élégance extrême : tableaux, bronzes, objets d'art, raretés venues des pays lointains éblouissaient les yeux. Je m'assis et lui présentai mon manuscrit, en le priant d'en prendre connaissance. Il y jeta les yeux : « Des vers? dit-il, en faisant une moue un peu dédaigneuse, des vers! nous sommes bien peu poétiques en ce moment, mademoiselle! Et, je le vois, vous n'avez traité que des sujets de jeune fille, une spécialité (et il feuilleta du ponce), les titres le disent : *Souvenirs, le Mois de Mai, les Fleurs des Champs*. De la poésie à la crème, rien de hardi, rien de cavalier, c'est le genre qui plaît aujourd'hui... Cependant, mademoiselle, si vous êtes décidée à courir la fortune, je serais heureux d'être votre éditeur. Vous publieriez à vos frais, et les bénéfices, comme de raison, vous appartiendraient... — Mais, monsieur, dis-je timidement et en rougissant beaucoup, telle n'était pas ma pensée... J'espérais... je me figurais qu'après avoir lu ce petit recueil, vous auriez consenti... à me l'acheter... je n'aurais pas été exigeante... — Oh! mademoiselle, répondit-il en réprimant à demi un sourire, les éditeurs sont des marchands et non pas des clients... Nous faisons des affaires avec les auteurs dont le nom est connu, dont le talent est goûté du public, mais nous ne pouvons, en bonne conscience, encourager des débuts. Siècle d'argent, siècle de fer, mademoiselle, que voulez-vous!... Je ne doute nullement du mérite et de la grâce de vos poésies; tel auteur, tels vers, mais il me serait impossible de publier ceci à mes frais... Désolé, en vérité... »

En parlant ainsi, il me rendit mon manuscrit proprement roulé, et me salua. Je me levai, la gorge serrée, et quand je fus hors du magasin, parmi cette foule turbulente, indifférente, qui se croissait dans la rue, je sentis profondément que j'étais seule et sans appui, et des larmes monterent de mon cœur à mes yeux... Pourtant, faut-il se désespérer pour un premier échec? Afin de me distraire de ma tristesse, j'ai



eu recours à ma plume, ma confidente, mon trésor; j'ai écrit, et une nouvelle élégie: *Seule dans Paris*, est venue augmenter mon recueil... J'irai demain chez un autre éditeur, au Palais-Royal.

Paris. Novembre 18...

Nouvelle tentative, nouvelle déception! L'éditeur auquel je me suis adressée ne ressemble guère à M. E... si élégant et si beau diseur, pas plus que son vieil et sombre taudis, encombré de livres anciens et nouveaux, ne ressemble au splendide magasin, étincelant de marbres et de dorures, où la veille j'étais entrée avec tant d'inquiètes espérances, et d'où je suis sortie abattue et découragée. M. Gervais est vieux comme sa boutique; affublé d'une houpelande brune, coiffé d'un bonnet de velours, il m'a fait penser, je ne sais pourquoi, au Nicolas Flamel des légendes; pourtant, j'étais moins embarrassée devant lui qu'en présence de M. E..., dont l'attitude et les paroles, si gracieuses qu'elles fussent, me gênaient beaucoup. Il m'écouta d'un air de bonhomie, parcourant des yeux mon manuscrit, et parfois, en s'arrêtant sur certains passages, il hocha la tête d'une façon approbative, puis, après un assez long silence, il me dit d'un ton vraiment paternel: «Ma chère demoiselle, nous ne pouvons imprimer cela: les vers ne se vendent guère et se paient encore moins, probablement parce qu'ils sont impayables, disait une femme d'esprit... Croyez-moi, renoncez à cela, je vous parle au nom de ma vieille expérience, c'est un métier creux et qui ne mène à rien, rien! rien! Cependant, si vous êtes en fonds, et que vous désiriez vous voir imprimée en beaux caractères, sur papier vélin, avec couverture gris de lin, afin de pouvoir offrir des exemplaires de vos œuvres à vos oncles, à vos tantes, à vos amies, voire même à M. le préfet du département, nous pourrions traiter ensemble... Vous seriez contente du pauvre Gervais... Il a fait la fortune de plus d'un auteur...»

— Monsieur Gervais, je ne suis pas assez riche pour faire imprimer mes vers à mes frais... J'espérais que ce petit recueil aurait pu me faire connaître... — J'entends: nous sommes venue à Paris pour y trouver de la gloire et de l'argent: c'est une illusion, ma chère enfant (si vous me permettez ce nom, car je suis assez vieux pour être votre grand-père), plus d'un joli papillon, plus d'une belle demoiselle, si vous aimez mieux, sont venus se brûler à la chandelle... Ecoutez un bon conseil: faites des vers pour vous-même, cachez les dans le tiroir de votre secrétaire, mais ne comptez pas là-dessus pour vous faire des amis ou de l'argent... On ne veut plus de vers: voyez mon magasin, il est tout rempli de ces recueils de poésies; qui est-ce qui en demande? Voilà un Deuille qui se moisit; voilà madame Dufrénoy et madame la princesse de Salm dédaignées dans leur coin, voilà des *Hymnes poétiques*, des *Cantiques*, des *Fleurs de l'âme*, des *Cordes de la lyre*, des *Réveries*, des *Odes*, des *Ballades*, qui, je vous en réponds, n'iront jamais à la postérité: on ne veut plus que de la prose! — Mais, monsieur, moi aussi j'ai écrit en prose: j'ai fait deux nouvelles... les voici...

M. Gervais prit mon second manuscrit, affirma ses lunettes, et lut les titres à haute et intelligible voix: *Julienne Du Guesclin*, chronique; *Aurélien*, récit... C'est fort bien... de la diversité... l'histoire

et l'imagination... Voyez-vous, mademoiselle, ceci convient à une *Revue*... Portez-moi bravement ces jolies nouvelles à quelque recueil périodique, joignez-y une ou deux pièces de vers, les meilleures; car le public est un monsieur très-friand... c'est l'unique moyen de se faire peut-être, si la Providence le permet, une petite réputation... Mais, avant tout, croyez-en le vieux monsieur Gervais, si le bon Dieu vous a octroyé quelque fortune, tricotez-vous des bas; si vous avez une bonne profession, exercez-la, mais ne demandez à la plume ni repos, ni plaisir, ni richesse... — Vous n'êtes pas encourageant, monsieur Gervais. — Je suis vrai, vous le reconnaîtrez un jour... — Je tenterai une nouvelle démarche. — Frappez à la porte d'une *Revue* alors! — Je suivrai votre conseil. Adieu monsieur. — Votre serviteur, mademoiselle... quand vous voudrez acheter des livres, n'oubliez pas M. Gervais...

Je m'en allai, moins découragée que la veille, quoique j'emportasse également un refus: l'air paternel de ce bonhomme m'avait rassérénée. A demain les *Reves*!

Je me suis assise à ma fenêtre, en soupant avec du pain et des poires; le soleil se couchait et faisait reluire dans les fenêtres des mansardes des rayons enflammés, dont l'œil ne pouvait supporter la splendeur: de pauvres ouvrières, des jeunes filles cousant du linge, assises à leur unique croisée, m'apparaissaient dans une gloire, et je voyais, plongeant dans ces humbles chambres, visitées, illuminées par le soleil, reluire les meubles de noyer, les plats de faïence aux fleurs brillantes, la montre d'argent suspendue à la cheminée, la Vierge en plâtre que le rayon revêtait d'or et de rose, ou le *Napoléon* de bronze, debout, les bras croisés et le regard sévère... Je goûtais un plaisir singulier à examiner ces tableaux d'intérieur, d'où semblait émaner la paix, sille du travail et de la pauvreté... Une de ces fenêtres était voilée par un rideau de serge verte: le rideau seleva tout à coup, et à la faveur d'un rayon, je vis une mansarde plus nue que les autres... Quelques plâtres, quelques dessins étaient appendus aux murs; c'était un atelier... Une jeune fille, petite et blonde, était debout près d'un chevalet qui portait une toile, que je ne pouvais voir... elle tenait un appui-main et un pinceau; sa palette se trouvait sur une table; elle regardait son travail avec une expression triste et découragée, et enfin, comme une personne saisie d'une résolution soudaine, elle prit une brosse et la passa sur son ouvrage. Je poussai un cri involontaire, car sa physionomie et son action me faisaient peine... elle s'assit devant sa toile et la regarda fixement: il me sembla que des larmes coulaient sur ses joues pâles... Au même instant, un chant joyeux s'éleva d'une mansarde voisine: c'était une petite ouvrière qui rivalisait avec le bouvreuil suspendu à sa fenêtre; elle chantait, d'une voix juste et perlée, une vieille romance de Florian:

Le beau Fernand, prisonnier d'un roi Maure,  
Osait aimer la fille du vainqueur,

et le bouvreuil, enflant sa poitrine, joutait avec elle et faisait à son tour les plus brillantes roulades... Ma voisine, tirée de son accablement, regarda la petite ouvrière, et sourit au milieu de ses larmes... je la vis prendre tout à coup du papier, un crayon, et dessiner



vite, avec inspiration, en levant les yeux vers la croisée où la jeune fille et son oiseau chantaient toujours. La nuit de novembre, qui vient vite, interrompit son travail, mais, jusqu'à une heure avancée de la soirée,

sa lampe veilla et me tint compagnie... Je me sentais moins seule...

(La suite au prochain numéro).

MADAME BOURDON (MATHILDE FROMENT).

## POÉSIE.

La fleur que vous avez vu naître,  
Et qui va bientôt disparaître,  
C'est la beauté qu'on vante tant ;  
L'une brille quelques journées,  
L'autre dure quelques années,  
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,  
Mais à la fin il s'affaiblit,  
Et s'il se forme d'âge en âge,  
Il brille moins, plus il vieillit.

La vertu, seul bien véritable,  
Nous suit au delà du trépas ;  
Mais ce bien solide et durable,  
Hélas ! on ne le cherche pas !

M<sup>re</sup> DE SCUDÉRI.

## LE PROGRÈS MUSICAL.

### ÉDUCATION MUSICALE.

DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'OPÉRA ITALIEN A LONDRES.

#### HAENDEL.

L'établissement de l'Opéra italien, à Londres, eut une influence très-favorable sur le goût musical de la nation anglaise. On présume que l'idée première de cet établissement fut conçue chez la duchesse de Mazarin, dont la maison était le rendez-vous général des fashionables du temps de Charles II. La musique constituait la partie principale des amusements de la jeunesse de cette époque. Plusieurs Italiens arrivèrent en Angleterre, sous le règne de Charles II et sous celui de Guillaume III ; en 1692 on y vit pour la première fois une fameuse cantatrice italienne. Dix ans après, on engagea des chanteurs venus de Rome, et, en 1703, on commença à représenter des divertissements, appelés *Intermezzi*, qui consistaient en chants et en danses. En 1707, trois acteurs Italiens, *Urbini*, soprano, *Margaretta* et une autre cantatrice nommée la *Baronessa*, vinrent à Londres et furent engagés pour chanter en italien, pendant que les autres acteurs parlaient en anglais. Trois années plus tard, un opéra entier chanté par des artistes italiens, fut exé-

cuté à Londres pour la première fois. Cet opéra, intitulé *Almahide*, fut représenté quatorze fois de suite ; puis on ne joua plus que deux fois par semaine, usage qui a subsisté longtemps après ; Aaron Hill était alors le directeur de l'Opéra. Les représentations avaient lieu sur le théâtre d'Hay-Market, à l'arrivée de Haendel en Angleterre ; il composa la musique de *Rinaldo*, opéra tiré de la *Jérusalem* du Tasse. Cet ouvrage obtint un grand succès ; il était chanté par *Urbini*, *Nicolini*, *Boschi* et *Cassini*, et mesdames *Isabella Girardeau* et *Elizabetta Pilotti Schiavonetti*.

L'arrivée de Haendel en Angleterre imprima à la musique un mouvement de progrès dont cet art s'est toujours ressenti depuis. Ce fut ce grand musicien qui fit connaître aux Anglais la véritable musique dramatique et qui leur en donna le goût. Les premiers opéras de sa composition qu'il fit entendre à Londres depuis 1710 jusqu'en 1717, furent *Rinaldo*, qui est considéré comme un de ses meilleurs ouvrages, *Il Pastor fido*, *Arminius*, *Thésée* et *Amadis*. Quel qu'en fût le mérite et quoique ils eussent été bien chantés, ils ne produisirent pas d'abord tout l'effet qu'on devait en attendre, parce que l'éducation musicale de la haute société était nulle alors, et parce que le public de Londres était inhabile à sentir les beautés de cette musique. De là vient qu'à la clôture de la saison de 1717, il fallut fermer le théâtre où l'entrepreneur éprouvait des pertes considérables. Ce ne fut



qu'en 1720 que l'Opéra italien fut ouvert de nouveau sous le titre d'*Académie royale de musique*, à l'imitation de l'Opéra de Paris. Une souscription avait été faite, parmi les premiers personnages du royaume, pour l'entretien de cet établissement, et cette souscription avait été portée jusqu'à la somme de 50,000 livres sterling. Le roi s'était inscrit pour mille guinées. Haendel avait été engagé comme compositeur; peu de temps après, on lui donna pour rivaux Bononcini, qu'on avait fait venir de Bologne, et Attilio Ariosti, qui précédemment était à Berlin. Mais ces deux musiciens, quel que fût leur talent, ne pouvaient lutter contre un homme de génie tel que Haendel; la lutte fut bientôt terminée, et Bononcini finit même par tomber dans un état voisin de la misère.

Haendel avait été chargé du soin de choisir les chanteurs : parmi ceux qu'il engagea se trouvait Senesino, alors le premier contraltiste de l'Italie, et l'un des chanteurs les plus parfaits qu'il y eût au monde dans le genre d'expression. La saison ouvrit par *Numitor*, opéra de G. Porta; puis Haendel donna son *Radamiste*, où se font remarquer plusieurs airs et un duo de la plus grande beauté. L'Angleterre allait offrir alors le premier exemple d'une de ces guerres musicales qui se sont reproduites depuis dans divers pays et en diverses circonstances : il s'agissait de deux cantatrices pour lesquelles tous les amateurs se divisèrent en deux partis et se rangèrent sous deux bannières distinctes. L'une était la Cuzzoni, qui était née à Parme, et qui arriva à Londres au commencement de l'année 1723. L'autre s'était déjà fait une réputation brillante sous le nom de *Faustina* : elle était Vénitienne. Lorsqu'elle vint en Angleterre, en 1726, la Cuzzoni était déjà en possession de toute la faveur du public. La violence des débats qui eurent lieu à l'Opéra entre les partisans de ces deux cantatrices, dont les talents étaient également remarquables dans des genres différents, ne put être calmée que par le départ de la Cuzzoni.

La tranquillité ne fut cependant pas rétablie entre les amateurs de musique, car il existait aussi une rivalité très-ardente entre Haendel et Bononcini : les effets de cette lutte furent tels qu'ils se firent sentir longtemps encore après le départ de Bononcini, en 1727. Les partisans de celui-ci, mécontents de ce qu'il avait été obligé de quitter l'Angleterre, refusèrent de souscrire pour le maintien de l'Opéra-Italien. En 1728, la somme de 50,000 livres sterling s'était trouvée insuffisante, malgré l'addition du prix des billets vendus à la porte; personne ne voulait engager sa responsabilité, et le théâtre fut fermé. La salle de l'Opéra appartenait alors à un M. Heidegger qui était connu à Londres sous le nom du *comte Suisse*; cet étranger s'associa avec Haendel, dans l'automne de 1728, pour faire revivre l'Opéra Italien, et ce dernier partit pour aller engager des chanteurs en Italie; parmi ceux qu'il choisit on remarquait Bernacchi, grand professeur dans son art. Haendel fit pour l'ouverture de son théâtre un de ces tours de force dont les hommes de génie sont seuls capables; son opéra de *Lothaire* fut composé, répété et joué en moins de quinze jours, et son succès fut tel qu'il suffit pour toute la saison. De retour en Angleterre, en 1730, Senesino et ensuite la Cuzzoni s'engagèrent à l'Opéra, dirigé par Haendel, mais ils ne purent s'entendre avec lui : dans cette querelle, une partie de la noblesse prit parti pour les chanteurs, et Haendel se voyant privé du secours de ces deux artistes célèbres, fut obligé de faire un second voyage en Italie pour y recruter sa troupe. Là, il eut occasion d'entendre Farinelli, et, par une singularité inexplicable, cet admirable chanteur ne lui plut pas. Il préféra Carestini, et écrivit pour celui-ci son *Caius Fabricius*, dans lequel il le fit débiter le 14 décembre 1733.

MARIE LASSAYEUR.

(La suite au prochain numéro.)

## Revue Musicale.

Nous avons dit que le *Cheval de Bronze* avait eu à l'Opéra un excellent accueil. Il était de notre devoir de rendre compte à nos lectrices des sympathies du public pour l'illustre maître qui a, par tant de charmantes compositions, honoré la science musicale et charmé nos longues soirées d'hiver. Mais s'il nous est permis d'émettre une fois par hasard notre opinion personnelle, nous dirons qu'il est à regretter que cette jolie fleur, transplantée sur une autre terre, ait perdu sa simplicité primitive. Donner à la féerie du *Cheval de Bronze* toutes les splendeurs que le sujet comporte, y joindre l'élément chorégraphique, si étroitement uni à la fiction théâtrale, c'était le but qu'on se proposait. L'a-t-on atteint? C'est ce dont je doute. Sous le rapport de la représentation, du luxe des costumes, de la richesse des décors, on pourra répondre oui; mais sous le rapport bien plus important de la musique, la question ne peut être résolue que d'une façon négative. En effet, les quelques motifs que M. Auber a ajoutés à son opéra comique, n'ont pas suffi pour donner à la pièce le caractère élevé d'un grand opéra. La partition est restée la même; nous l'avons entendue souvent, nous l'avons gardée dans notre souvenir, et de quelque vêtements simples ou splendides

qu'on la décore, elle n'en reste pas moins ce que nous l'avons connue. Pourquoi donc cette ambition éternelle des hommes, de vouloir faire de grandes choses avec les petites? Ce vieil adage, tant de fois répété : *Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier*, ne serait-il pas applicable dans ce cas?

Il n'en saurait être de même de l'apparition d'*Euryanthe* au Théâtre-Lyrique; les chefs-d'œuvre sont destinés à faire école, et la magnifique trilogie de Weber, *Freyshütz*, *Oberon* et *Euryanthe*, devait essentiellement se populariser dans un pays où tout ce qui est beau, noble et intelligent trouve des admirateurs et des échos.

Après six mois de sieste poétique sous les ombrages centenaires des vieux châteaux, ou de pérégrinations à travers les sites pyrénéens, on retrouve avec plaisir sa bonne ville de Paris, toujours fringante, toujours joyeuse, toujours artiste; aussi, lorsqu'on est arrivé, encore imprégné de la poussière des grandes routes, a-t-on soif d'un peu de musique nouvelle, d'un peu de bonne musique surtout. Malheureusement, l'heure solennelle n'a pas sonné, et si quelques bruits avant-coureurs se font entendre de loin en loin, il faut avouer qu'ils ne valent pas la peine d'abandonner la



dernière fauvette qui chante et la dernière fleur qui s'ouvre. Ainsi, nous avons eu à l'Opéra-Comique *Don Pédre*, composition en deux actes et trois tableaux, paroles de MM. Cormon et Grangé, musique de M. Poise. Des résilles, des balcons, des tuteurs, des duègnes et des fandangos nous transportent immédiatement sous le ciel parfumé de Tolède. Heureusement pour les auteurs de la pièce, le Parisien est bon prince; il entend beaucoup de bruit, il voit beaucoup de lumière, il se soustrait aux premiers froids de l'automne, voici déjà trois conditions de salut pour l'œuvre nouvelle, qui manque cependant de bon goût et d'originalité. La musique est simple, et c'est à notre avis son plus grand mérite. Nous avons déjà exprimé notre opinion sur l'excès qu'on fait aujourd'hui des triples croches et des fioritures; mais plusieurs motifs semblent être des réminiscences de vieux airs dont nous avons été bercés, et c'est en cela qu'ils manquent de cachet individuel. Cependant nous avons remarqué divers morceaux qui méritent d'être cités. Les couplets de *Fabio* (Jourdan), dont le refrain, repris en chœur, produit un excellent effet, le duo : *On n'entre pas dans ma maison*, et enfin un terzetto fort élégant, sont ce qui doit être signalé dans le premier acte. Le deuxième acte s'ouvre par un joli trio : *Il est mort*, auquel succèdent des couplets qu'on a applaudis. Un fabliau chanté par *Neredha* (mademoiselle Boulart) et orné de quelques broderies que la cantatrice fait valoir avec infiniment de talent, sont les seuls morceaux dont on puisse parler avec éloge.

L'événement de ce mois a été la rentrée de M<sup>me</sup> Lauters après une absence de six mois, causée par une douloureuse maladie. La foule s'est empressée d'aller applaudir, à l'Opéra, l'héroïne du *Trovatore* français. On a retrouvé madame Lauters ce qu'on l'avait connue, une artiste pleine de

chaleur, possédant cet organe onctueux et sympathique, qui remue toutes les cordes de l'âme; aussi, les braves ne lui ont-ils pas manqué, et l'actrice a-t-elle retrouvé sa verve et sa force accoutumées, malgré les fatigues de la scène, après une longue convalescence.

On a repris aussi le *Prophète* à notre Académie impériale de musique. Roger remplissait le rôle de Jean de Leyde, l'une de ses plus belles créations; il y a déployé, comme toujours, ses excellentes qualités d'artiste dramatique et de chanteur passionné. Madame Borghi-Mamo s'est fait vivement applaudir dans le rôle de *Fidès*. Belval et madame Poinot ont obtenu leur part de succès.

La salle Ventadour a de nouveau ouvert ses portes avec *Il Trovatore*; l'œuvre de Verdi a été interprétée d'une façon remarquable par Mario, Graziani, madame Steffenone et madame Nantier-Didiée.

On écrit de Naples que les *Vêpres Siciliennes* ont été représentées au théâtre San-Carlo sous le titre de : *Batilda di Turenna*. A cause des exigences de la censure italienne, les plus beaux morceaux se trouvent supprimés, ce qui cause de légitimes regrets parmi les nombreux admirateurs du maestro Verdi.

Nous apprenons que madame Cambardi est engagée au Théâtre-Lyrique. Quoique cette scène nous semble bien étroite pour le talent plutôt sérieux que léger de la cantatrice, nous félicitons l'administration de cette acquisition nouvelle. Madame Cambardi rendra aux magnifiques ouvrages de Weber ce cachet de grandeur et d'élévation qui manque trop souvent à ses interprètes du boulevard. Son admirable organe, la pureté inaltérable de sa voix, le sentiment de la grande musique qu'elle possède au premier degré, donneront un nouvel attrait aux représentations d'*Oberon*, dans lesquelles nous devons l'entendre. M. L.

## ECONOMIE DOMESTIQUE.

### POTAGE AU LAIT D'AMANDES.

Ayez vingt amandes pour deux litres de lait. Faites-les tremper, épluchez-les, et pilez-les dans un mortier de marbre, en les trasant de temps en temps d'une cuillerée de lait, jusqu'à ce que le tout forme une bouillie claire. Mêlez cette bouillie au reste de votre lait, faites bouillir assez longtemps, et passez cette émulsion à travers un linge ou tamis clair. Ajoutez-y une cuillerée de fleur d'oranger, une cuillerée de sucre en poudre, une cuillerée de fécule de pommes de terre et quatre jaunes d'œufs bien délayés, faites cette liaison avec soin en laissant jeter un seul bouillon; cassez dans la soupière des morceaux de brioche ou des biscottes de Bruxelles; versez dessus le lait d'amandes et servez.

**MANIÈRE D'EMPLOYER LES BLANCS D'ŒUFS** — On bat ces blancs en neige, on ajoute une cuillerée à bouche de sucre râpé par blanc d'œuf, puis une seule cuillerée de rhum, de marasquin ou de curaçao. On bat encore, puis on place les blancs dans un compotier de faïence ou de porcelaine, et l'on fait cuire pendant un quart d'heure au bain-marie.

On peut aussi utiliser les blancs d'œufs en les battant en neige et en y mêlant un pot ou deux de gelée de groseilles. Cinq minutes de cuisson au bain-marie.

### GATEAU DE POMMES DE TERRE (*entremets*). —

Pelez des pommes de terre rondes, essayez-les et mettez-les dans une casserole avec assez de lait pour qu'elles y baignent; faites-les cuire. Passez-les, ajoutez à la purée trois jaunes d'œufs, du sucre en poudre, de la vanille en poudre, un peu de sel, un bon morceau de beurre frais, une cuillerée de fécule. Mêlez bien. Garnissez votre moule de beurre et de chapelure; battez les trois blancs d'œufs en neige ferme, mêlez cette neige aux pommes de terre, versez le tout dans le moule, qui ne doit pas être rempli. Garnissez un fourneau de cendres rouges mêlées de braise, faites un trou au milieu, placez-y le moule, couvrez-le avec le four de campagne, laissez cuire pendant trois-quarts d'heure. Saupoudrez de sucre râpé, et servez chaud ou froid.

### GATEAU DE ROGNON DE VEAU. —

Prenez le rognon, garni de sa graisse, d'un rôti de veau cuit et froid. Pilez-le jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de pâte fine. Faites tremper 200 grammes de pain dans du lait; pilez-le avec le rognon, ajoutez 250 grammes de sucre en poudre, trois œufs, blanc et jaune, et du zeste de citron. Mélangez avec le plus grand soin. Beurrez un moule, placez-y le mélange, faites cuire au four, ou dans un fourneau garni en cendres rouges, pendant trois quarts d'heure. Servez chaud.



# Correspondance.

PLANCHE XI. — 1, Quart d'un mouchoir — 2 à 6, Robe de baptême — 7 à 9, diverses couronnes — 10 et 11, Écussons pour mouchoirs — 12, Pale — 13, *Julte* — 14, 15 et 16, Couronnes — 17 et 18, Manchette et col — 19, Écusson — 20, Écusson avec C. B. — 21 à 23, Col, manchette et entre-deux — 24, Écusson — 25, L. H. — 26, Écusson — 27, A. V. H. — 28, T. B. — 29, *Désiré* — 30 et 31, Col et manchette — 32, M. C. enlacées — 33, *Clara* — 34, *Olga* — 35, *Césarine* — 36, J. F. — 37, E. D. — 38, A. D. — 39, G. G. — 40, A. C. — 41, M. C. — 42, J. F. A. enlacées — 44 à 46, Camisole — 47, Mouchoir — 48, C. C. enlacées — 49, *Irma* — 50, Mouchoir — 51 et 52, Col et manchette — 53, Bas de jupon — 54, Mouchoir — 55, Écusson avec C. P. — 56, Écusson avec le nom de *Lizzy* — 57, J. V. H. enlacées — 58, C. V. — 59, Mouchoir — 60, Couronne — 61 à 64, Patron du manteau *Pultava* — 65 à 67, Manteau algérien pour petite fille de trois à cinq ans — 68, Croquis du manteau algérien — 69 et 70, Burnous pour mademoiselle *Litie* — 71, Croquis du burnous — 72 et 73, Capuche pour poupée — 74, Croquis de cette capuche — 75 à 78, Patron de corset pour poupée — 79, Dessin d'une poignée à bouillotte — 80, Croquis de cette poignée — 81 et 82, Feston à la minute — 83, Dessus de pelote — 84 et 85, Deux alphabets — 86, Tapisserie par signes — 87, Croquis d'une manche de dessous — 88, Soufflet de cheminée — 89, Abat-jour plumes — 90, Dessus de lampes.

La petite édition finit au numéro 11.

Ma chère Florence, à Grignan (je ne te ferai pas l'injure d'ajouter en Provence), à Grignan, on vient d'élever une statue à madame de Sévigné. Si la nouvelle ne t'en est point encore parvenue, je te l'apprends. C'est à M. le maire de Grignan que cette initiative est due.

De nos jours, la justice semble prendre à tâche de payer les arriérés de la gloire; il n'est pas de province qui n'ait le droit de demander au marbre quelque statue qu'on puisse montrer avec orgueil, et ce droit, elle en use. Ici, c'est un intrépide marin; là, un brave général; ailleurs, un célèbre agronome; plus loin, l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire, dont l'on pouvait, tout dernièrement, contempler la figure puissante et pensive, exposée devant le Louvre à l'admiration des passants; aujourd'hui, c'est celle d'une femme, dont l'esprit ne pouvait être égalé que par le cœur; d'une femme, sous le badinage charmant de laquelle on rencontre, à chaque pas, la raison, le bon sens, les vues généreuses, le tout, assaisonné de cette modestie qui ne semble pas absolument la vertu du dix-neuvième siècle, témoins!... Mais, n'allais-je pas commettre de grosses et impardonnables indiscretions? Ciel!... Seulement, où les Bourguignons et les Bretons se vont-ils fourrer pour cacher leur rougeur? N'est-il pas honteux que ce soit à Grignan qu'on ait eu l'idée d'élever une statue à madame de Sévigné, et non en Bourgogne, où elle est née, et non aux Rochers, où elle a vécu une si bonne partie de sa vie? Je sais qu'on dit, fort ingénieusement, que c'était à Grignan qu'étaient son cœur et son âme, et que, sans Grignan, il n'y aurait point eu lieu à ses lettres immortelles. Est-ce là une raison sans réplique? et si Corneille se trouve dans la galerie de la rue de Richelieu, cela l'empêche-t-il d'être à Rouen?

Tu as connu, de nom du moins, la respectable madame de Swetchine? une dame de nos amies, qui avait l'honneur d'être reçue chez elle, nous a sou-

vent entretenues de la bonté de son cœur, du charme de sa conversation et de l'exquise distinction de ses manières? Cette dame n'est plus; elle est morte dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, dont le salon fermé est un vide immense pour les amateurs de la causerie d'élite.

Il y a comme cela quelques grandes dames, qui semblent continuer cet hôtel de Rambouillet, dont madame de Sévigné fut longtemps une habituée fidèle, une précieuse, comme on disait alors; mais non pas une précieuse ridicule. Ce ne fut que plus tard, quand le bon, exagéré, devint le pire, que l'hôtel de Rambouillet, où mesdames de Sévigné et de La Fayette n'allaient plus, mérita que Molière y prit des modèles.

S'il m'est permis d'émettre une opinion sur ces matières, j'approuverai, très-haut et très-fort, les dames qui se donnent cette mission d'offrir un champ-clos à l'aimable causerie. On ne cause qu'en France, a-t-on dit. Causons donc; ou plutôt, nous autres, écoutons causer. Écouter causer et discuter des gens polis, assister à ce subit enthousiasme qu'inspirent les beaux récits, saisir au vol de jolies satires mignonnes qui fustigent sans écorcher, c'est pour moi un si vif plaisir, que j'en puis oublier le bal!

Je t'entends d'ici me répondre: oublie le bal tant que tu voudras, mais que le charme de ta propre causerie ne te fasse pas oublier l'explication de nos planches. Tu aurais quelque peu raison, car elles sont immenses aujourd'hui et renferment de véritables trésors. Tu vas en juger!

## PLANCHE DE BRODERIES.

1, QUART D'UN MOUCHOIR. Ce dessin élégant, à effet, et promptement exécuté, se fait, moins les nervures, complètement au feston. Il serait encore plus joli au plumetis que festonné; dans ce cas, tu laisserais la



batiste double au milieu de chacun des écussons du bord. Une petite valenciennne de deux centimètres terminera ce mouchoir.

2 à 6. Divers dessins, avec lesquels on peut composer une très-élégante robe de baptême, que l'on broderait au plumetis et points sablés, sur mousseline ou nansouk; avec la première de ces étoffes, la robe pourrait être doublée en taffetas blanc, pour le jour de la cérémonie, et après en bleu ou en rose. Le numéro 2 est l'entre-deux qui, avec la garniture numéro 5, servira pour le tablier; entre-deux et garniture que l'on posera, non en ligne droite, mais en chevron ou en forme de V, si tu aimes mieux. Le numéro 3, et la garniture numéro 4, formeront les deux revers devant border le plastron du numéro 6; enfin, les petites manches courtes seront composées d'un bouillon terminé par l'entre-deux que bordera la plus petite des deux garnitures. Dans le cœur des liserons tu auras soin, si tes moyens te le permettent, de faire des jours variés. Le mois prochain tu recevras un petit bonnet qui complétera admirablement cette jolie toilette.

7, 8 et 9, COURONNES pour mouchoirs ou autres objets de trousseau, se brodant au plumetis très-fin.

10, Écusson pour mouchoirs simples; plumetis facile.

11, AUTRE ÉCUSSON pour mouchoir, formant un nœud dans les ganses duquel on place les chiffres; plumetis simple ou feston.

Ici finit la petite édition.

12, PALE, à broder au plumetis sur batiste; les lis et leur feuillage sont entremêlés de points d'échelle; la couronne de myosotis, qui entoure le chiffre de la Vierge, doit-être brodée avec du coton très-fin. — Cette même disposition ferait aussi un bien joli dessus de pelote.

13, Julie, plumetis élégant.

14, 15 et 16, COURONNES pour mouchoirs et objets de trousseau; plumetis fin.

17 et 18, MANCHETTE ET COL, à broder sur nansouk double; ce dessin se fait soit au plumetis, soit en broderie à la minute ou point de poste; au bord, est un point de piqure: l'on pourrait terminer ce col par une toute petite dentelle légèrement froncée. L'emploi de ces dentelles, n'ayant qu'un centimètre à peu près de hauteur, est fort en usage pour garnir toutes les lingerie un peu épaisses; la valenciennne est toujours ce que l'on préfère.

19, Écusson formé par des anneaux entrelacés; plumetis ou feston.

20, Écusson avec les lettres C. B., plumetis et points sablés.

21, 22 et 23, COL, GARNITURE ET ENTRE-DEUX, à broder au plumetis fin et au point de sable sur mousseline suisse; ce dessin riche et élégant, formera une bien jolie parure. Avec la garniture, tu pourrais faire de charmantes manches d'une forme toute nouvelle, et bien convenable pour la saison. Coupe d'abord un poignet en mousseline, de sept centimètres de hauteur et de vingt-six de largeur; sur ce poignet, pose deux petits bouillons de cinq centimètres de hauteur; puis, lorsque tu auras fait le bouillon de ta manche, bouillon que tu auras coupé dans les proportions que je t'ai tant de fois indiquées, tu l'a-

dapteras à ton poignet, et, entre ce poignet et le bouillon, tu coudras la garniture brodée, de manière à ce qu'elle remonte sur le bras, cela va sans dire. Cette garniture doit avoir: sur le bras, dix centimètres de hauteur; en dessus du bras, cinq centimètres et soixante-cinq de longueur. Tu ne saurais t'imaginer combien ces sortes de manches, bien simples pourtant, sont gracieuses et distinguées. Les jeunes femmes élégantes pourraient remplacer la mousseline par le tulle uni ou à pois, et la garniture brodée par de la dentelle. Pour les personnes en deuil, ce modèle, exécuté en tulle noir, est fort convenable. Et l'entre-deux! qu'en ferons-nous? Rassure-toi, il trouvera son emploi, car je ne saurais trop le répéter, j'ai découvert, pour nos lingerie, une vraie merveille; aussi, les modèles les plus séduisants vont-ils t'apparaître tour à tour, sans que pour cela la fécondité de madame Gillard (1) s'épuise.

24, Écusson pour mouchoir simple; plumetis.

25, L., H., plumetis et œillets ou pois.

26, Écusson pour mouchoir du matin. Les anneaux, au feston feuille de rose, et le reste au plumetis.

27, A., V., H., enlacées; plumetis et points sablés.

28, T., B., plumetis,

29, Désiré, plumetis et points sablés.

30 et 31, COL ET MANCHETTE, plumetis. Ce genre de col, dit parisien, doit se monter sur une brisure, ayant un centimètre et demi par derrière, et un par devant; autour, une petite valenciennne en dessous du feston; de même à la manchette; cette dernière se monte sur poignet. A propos, il faut que je te fasse part d'une petite innovation: Il y a quelques mois, nous montions nos manches de manière à ce que l'ouverture se trouvât à l'intérieur du bras; maintenant, ce n'est plus cela, et, pour suivre les caprices de la mode, voici comment tu dois monter les manches: préalablement, tu coupes un bouillon de mousseline, dans les grandeurs que nous connaissons; puis tu fronces la couture sur une petite gansse de vingt centimètres; cette partie du bouillon se place le long de la saignée; dans le haut est un large poignet proportionné à la grosseur du bras. Ceci terminé, tu couds ton poignet, auquel tu as adapté la manchette, en plaçant l'ouverture sur le dessus du bras, ouverture qui, ayant été gansée ou finement ourlée, sera bordée par une petite dentelle d'un centimètre de hauteur. Les manches en étoffe épaisse se montent de la même manière.

32, A., C., enlacées, plumetis fin.

33, Clara, plumetis et œillets ou pois.

34, Olga, plumetis.

35, Césarine, plumetis.

36, J., F., plumetis.

37, E., D., plumetis.

38, A., D., plumetis.

39, G., G., plumetis.

40, A., C., plumetis.

41, M., C., enlacées, plumetis.

42, J., F., A., enlacées, plumetis.

43 à 46, Dessin pour une camisole; col, manchette, devant et entre-deux, à broder au plumetis avec un feston feuille de rose au bord; le col et la manchette, pris isolément, peuvent encore se broder sur mousseline.

(1) Rue de Provence, 5.



line et recevoir ainsi un autre emploi; la garniture ferait un joli bas de jupon, en la plaçant au-dessus d'un ourlet, de dix à douze centimètres, soit en conservant le feston, soit en le supprimant.

47, QUART D'UN MOUCHOIR; dessin riche et élégant, à broder au plumetis avec mélange de point de plume, de point sablé et de jours variés. Pour ces derniers, inspire-toi des croquis que nous t'avons déjà envoyés, et si ceux-là ne te conviennent pas, prends patience; tu en recevras d'autres prochainement.

48, C., C., enlacées, plumetis.

49, Irma, plumetis.

50, QUART D'UN MOUCHOIR SIMPLE, à broder au plumetis; on place ce dessin au-dessus d'un ourlet de trois centimètres.

51 et 52, COL ET MANCHETTE, à broder au plumetis fin sur mousseline claire. Je te rappelle, pour ceci, les explications données aux n° 30 et 31.

53, BAS DE JUPON; plumetis et œillets ou pois. Ce dessin peut également se poser au bord ou au-dessus d'un ourlet.

54, QUART D'UN MOUCHOIR, plumetis fin, points sablés et jours dans le cœur des fleurs.

55, ÉCUSSON SIMPLE, produisant l'effet d'une bague et portant le chiffre C P; le tout au plumetis.

56, AUTRE ÉCUSSON avec le nom de Lizzy; plumetis.

57, J., V., H., enlacées; plumetis et points sablés.

58, C., V., plumetis.

59, QUART D'UN MOUCHOIR, à broder au plumetis; un petit mélange de points de plume serait, d'un très-bon effet, pour ce feuillage de lierre.

60, COURONNES AUX PLUMETIS. Je ne prendrai point nos patrons sans te faire remarquer, combien notre planche de broderie a été heureusement combinée, cette fois; regarde donc ce qu'elle renferme : cinq cols et leurs manches, cinq mouchoirs, une robe d'enfant, etc., etc.

#### PLANCHE DE PATRONS.

61 à 64, Dos, pièce de côté, devant et manches du manteau Pultava, dont tu peux juger l'effet sur notre gravure du mois dernier. Le patron que je t'envoie est très-fidèle; tu n'as, pour t'en rendre compte, qu'à réunir les lettres de repère. Cependant, avant de mettre les ciseaux dans ton étoffe, je t'engagerai à bâtir un modèle en grosse mousseline, sur lequel tu ferais toutes les corrections que peut exiger une taille plus ou moins grande, plus ou moins forte. — Quelle étoffe choisir te demandes-tu déjà? Eh mon Dieu, le drap ou le velours; mais ce dernier est tellement cher aujourd'hui, que je conseillerais à toute jeune fille économe de se contenter d'un joli manteau de drap, d'une bonne qualité, d'une forme gracieuse et bien soignée comme façon. Les draps le plus en faveur sont ceux de couleurs très-foncées, ayant à l'endroit des rayures ou des carreaux presque invisibles, (cette surface unie rappelle un peu les draps légers que l'on portait autrefois), tandis que le dessous est à poils très-longs et très-épais, comme ceux d'un bel alpaga. Le drap de cette qualité coûte de 23 à 30 francs le mètre. Pour le modèle dont nous parlons, il en faut à peu près deux mètres et demi.

65 à 67, MANTEAU ALGÉRIEN avec capuchon, pour petite fille de trois à cinq ans. Ce manteau, d'une forme

toute nouvelle, dû au gracieux talent de madame Havez, qui ne cesse de s'occuper de nos petites abonnées, se fait en drap à grandes raies algériennes ou turques, aux couleurs très-vives. Le corps du manteau, n° 65, est coupé en biais, avec une couture réunissant les raies en forme de V; le n° 66 est le capuchon, descendant en étoile sur le devant. Regarde le croquis n° 68. Cette forme de capuchon est non seulement très-gracieuse, mais elle peut au besoin garantir du froid, et remplacer les cache-nez. Les bouts très-longs se croisent alors sur la poitrine, et se rejettent en arrière, ainsi que te le montre notre croquis n° 68 (vu de dos). Le n° 67 est le dessus du capuchon, qui se coupe en biais comme le corps du manteau; ce vêtement est enfin complété par des glands en poil de chèvre. Ces glands sont nommés glands à deux jupes, parce qu'ils ont, en effet, deux étages : une partie longue en poil de chèvre blanc, et au-dessus une frange de soie, rappelant la couleur du manteau.

69 et 70, CORPS D'UN BURNOUS ET CAPUCHON, pour mademoiselle Lillie. M. Herbillon, comme tu le vois, songe aussi à nos petites sœurs; il prépare pour leurs poupées les plus jolies choses que l'on puisse imaginer; si tu entras chez lui, tu serais étonnée d'y trouver un assortiment aussi complet que dans nos magasins. Ces délicieuses choses font que le jour de l'an est attendu avec une vive impatience par une foule de petites filles sages... à la condition d'obtenir quelques-unes des merveilles provenant de cette maison. — Le burnous se fait en flanelle rayée ou à carreaux, en drap, en tout autre étoffe convenable pour l'hiver; le bord est terminé par un biais de drap uni d'une couleur tranchée; des glands sont placés aux extrémités du capuchon, aux pointes du devant et à celle du dos.

71, CROQUIS DU BURNOUS dont nous venons de parler.

72, PETITE CAPUCHE, toujours pour la poupée. Ces sortes de capuches, que je conseille même pour toi, ne se font pas pour sortir; elles se mettent dans la maison lorsqu'il fait très-froid; elles remplacent les capuches tricotées que l'on voyait les années précédentes, et se font en étoffe unie, avec biais de couleur tranchée, ou en étoffe algérienne, comme celle-ci, par exemple. Ce mot algérienne revient souvent; ne t'en étonne pas : depuis l'importation des châles *mouzata* qui, cet été, ont envahi les épaules des parisiennes, on ne voit plus que des tissus à raies plus ou moins larges, plus ou moins jaunes, vertes ou rouges; le mal est devenu si contagieux, qu'il y a même des jupons de dessous rayés noir et rouge! Je trouve cette mode jolie pour les enfants, pour les poupées. Un manteau algérien n'est permis que pour la voiture, les voyages et les eaux.

73, BAVOLET DE LA CAPUCHE; il est coupé en biais.

74, CROQUIS DE LA CAPUCHE. Le revers du devant n'est point rapporté; il tient à la capuche même; il est formé par la partie droite, que tu vois sur le patron n° 92 et que tu dois replier à demi.

76 à 78, PATRON DE CORSET pour la poupée, sur lequel nos petites ouvrières apprendront à faire le point de piqure, si nécessaire à la confection de toutes les lingerie un peu soignées.

79, DESSIN D'UNE POIGNÉE A BOUILLOTTES. Ce petit ouvrage, que l'on peut faire aussi élégant qu'on le désire, est fort utile, car il est assez désagréable, lors-



qu'on a une bouilloire devant le feu, de risquer, en la retirant, de se brûler les doigts. Cette poignée se fait en drap, en velours, en peau, en moire, en n'importe quelle étoffe offrant un peu de solidité. La broderie en soutache sera d'une nuance plus ou moins claire; entre les deux soutaches, tu mettras des perles ou tu feras un point noué. La soutache de soie ou d'or pourrait encore être remplacée par un double rang de points de chaînette. La poignée sera ensuite doublée ou de soie ou de percaline; le tour sera garni d'une ruche de ruban, d'un petit effilé, d'une ganse ou d'un simple feston. Avec une ganse très-fine, tu feras, à l'une des extrémités, une boucle pour la suspendre. Le dessus brodé en soutache n'est pas de rigueur et pourrait être remplacé par un dessus fait au crochet, au filet, en tapisserie.

80, CROQUIS DE LA POIGNEE A BOUILLONNE.

81, FESTON A LA MINUTE. L'explication de ce nouveau genre de broderie a été donnée dès son apparition, mais plusieurs abonnées l'ayant redemandée, je vais la répéter, et d'une manière complète. On prend du coton de moyenne grosseur; on pique l'aiguille sans la tirer; sur le bout qui sort, on tourne le coton de droite à gauche, neuf ou dix fois, plus ou moins, suivant la longueur de sa feuille, puis, on tire l'aiguille, en retenant avec le pouce le coton qui est enroulé dessus, et l'on ramène son aiguille au point de départ, afin de faire la seconde partie de sa feuille. Il faut avoir deux pelotons, l'un pour couper et mettre dans l'aiguille, l'autre pour faire le feston. Lorsque les deux fils sont attachés, on prend l'aiguille dans la main gauche (voir la figure du numéro 82), et le coton de la pelote dans la main droite, en retenant le fil dans les trois derniers doigts fermés, puis avec le pouce et l'index tendus, l'on forme, en tournant un peu l'index, une petite boucle que l'on glisse sur l'aiguille (de même que pour monter un tricot avec une seule aiguille). Lorsque l'on a sur l'aiguille un nombre suffisant de points, selon la dimension du feston, on serre légèrement les points entre le pouce et l'index, et l'on tire l'aiguille de la main droite. Le feston étant retenu par un point ou deux, on recommence, faisant, soit un seul rang, soit plusieurs, ainsi que te le montre notre échantillon. De ce même point, tu peux encore faire les barettes des broderies guipure, ce qui simplifie singulièrement le travail, tout en valant infiniment mieux qu'un simple fil lancé.

83, DESSUS DE PELOTE, à broder au plumetis; dans le milieu, on place un chiffre ou un nom.

84 et 85, ALPHABET DOUBLE gothique, à broder au plumetis.

86, TAPISSERIE PAR SIGNES; cette couronne, sur canevas de soie, blanc ou noir, peut faire un joli dessus de pelote, d'écran, de plomb ou de boîte à timbres-poste; tu sais que ces dernières boîtes, dont le genre varie à l'infini, doivent toujours avoir, dans l'intérieur, plusieurs compartiments pour les timbres de valeurs différentes; enfin, sur du gros canevas, ce dessin serait encore convenable pour un guéridon, un coussin, etc.

87, CROQUIS D'UNE MANCHE DE DESSOUS; autre nouveauté de madame Gillard, et celle-ci a toutes mes sympathies, car elle fait espérer que la mode aura enfin pitié de nous et voudra bien mettre nos bras à l'abri du froid. Si donc tu ne veux pas te laisser

prendre au dépourvu, mets-toi bien vite à l'œuvre. Cette manche se fait en mousseline; elle est presque juste au bras, sans boutons, et n'a de largeur que celle nécessaire pour laisser passer facilement la main. Commence d'abord par couper une bande droite, de huit centimètres de hauteur et de soixante de longueur; tu disposeras cette bande en plis plats, d'un centimètre de profondeur et placés à un centimètre de distance les uns des autres. Les plis terminés, tu laisses à ta bande vingt-six centimètres dans le haut, et dans le bas vingt-trois; puis, de chaque côté, tu couds à surjet un entre-deux de mousseline brodée, de deux centimètres de hauteur. Pour plus de solidité, ton entre-deux aura été préalablement ourlé. Sur les bords de cet entre-deux, tu poseras une valenciennne ou tout autre dentelle d'une hauteur de un centimètre et demi; le bouillon qui s'adapte à cette sorte de poignet a soixante-dix centimètres de large, trente-trois de long sur le dessus du bras, et vingt en dessous. Le poignet du haut doit avoir neuf centimètres de hauteur, et trente-trois de largeur. Il faut, pour faire une paire de manches, un demi-mètre de mousseline, un mètre d'entre-deux et trois mètres de dentelle. C'est par une erreur du dessinateur que les nœuds de taffetas n° 5 ne se trouvent pas placés juste au-dessus de l'entre-deux. — Je compléterai cette explication en ajoutant que l'entre-deux est parfois remplacé par un bouillonné, ou par une bande de tout petits plis très-fins.

88, SOUFFLET en cuir de Russie avec application de velours; c'est un des plus jolis ouvrages que madame Marie Soudant ait composés comme objets d'étrennes. Le fond est en cuir de Russie; les carreaux losanges ont deux centimètres et demi; les bandes de velours grenat un centimètre; elles sont retenues, de chaque côté, par une petite soutache d'or. L'intérieur des carreaux est garni alternativement d'une rosette en velours appliqué, bordée de *frisure brillante* et de cinq perles grenat également entourées de frisure; cinq de ces mêmes perles sont placées sur le velours, à la jonction de chaque carreau; une petite bande ondulée, d'un centimètre de largeur, retenue par une soutache d'or, borde le tour du soufflet. Le petit balai, accompagnement obligé du soufflet, doit être assorti.

90, DESSUS DE LAMPE EN CHENILLE, GRENAT ET NOIR. Le plateau offre, dans le milieu, un narcisse en chenille grenat, avec nervures noires; les six pointes des pétales sont fixées à un rond, en fil de fer, recouvert de soie noire, et ayant neuf centimètres de diamètre. Autour de ce rond on fait, avec la chenille grenat, vingt-deux dents de feston lâche; un second rang de ce feston doit avoir trente-deux dents; pour obtenir cette augmentation, il faut, à des distances égales, passer deux fois la chenille dans le feston précédent. Après ces deux rangs de feston grenat, on en fait deux noirs, ayant, l'un trois dents d'augmentation, et l'autre six; deux rangs grenat suivent, dans les mêmes proportions que les deux précédents; l'on termine par deux rangs noirs, entre lesquels on place un fil de fer semblable à celui du milieu; celui-ci doit avoir dix-neuf centimètres de diamètre. Le plateau fini, tu l'occuperas de l'encadrement, lequel comprend quatre narcisses avec feuillage et boutons, en chenille grenat et nervures noires; dans le milieu des fleurs, les pistils noirs produisent l'effet des mûres. Ce dessous de



lampe est un des plus jolis que j'aie vus depuis longtemps. Pour faire la paire, il faut quatre pièces de chenille laitonnée noire, six grenat, et huit paquets de graines noires pour les pistils.

89, **ABAT-JOUR-PLUME**; cet ouvrage, que je t'avais annoncé le mois dernier, est la fureur du moment; on le retrouve de toutes les couleurs. Le nôtre est blanc et rose. Ces sortes d'abat-jour sont gracieux, légers, ainsi que l'indique leur nom, et projettent une clarté douce, moins triste que celle des abat-jour ordinaires; ils se placent sur le globe de la lampe.

Commence par acheter un mètre quatre-vingts centimètres de percaline lustrée, d'un rose très-vif, à 75 centimes le mètre, et vingt centimètres de percaline blanche; coupe le tout, dans la longueur, par bandes de trois centimètres; enlève les lisères, puis, effile ces bandes, de chaque côté également, dans toute leur longueur, en ne laissant au milieu que quatre fils; ici est la seule difficulté de cet ouvrage, par le soin qu'exigent ces bandes, qui, une fois effilées, peuvent, au moindre faux mouvement, laisser échapper les quelques fils qui leur restent. Il faut donc, une fois la bande effilée, la prendre très-délicatement par les deux extrémités. A deux, cette petite opération se fera beaucoup mieux que seule; chacune prendra un bout, et toutes les deux, en même temps, tourneront la bande en dedans (comme pour une ganse) de manière à imprimer à cette bande une légère torsion qui retient les fils, et leur donne, avec une complète solidité, leur aspect de plumes et leur transparence diaphane. Les bandes une fois prêtes, tu les fixeras à un rond de carton, ayant vingt centimètres de circonférence et deux de hauteur. Voici comment il faut procéder : tu placeras d'abord les bandes roses repliées, sur deux étages, l'un plus grand que l'autre; le grand doit avoir vingt-cinq centimètres, le petit quinze; il faut neuf grandes bandes et sept petites. Entre chacun de ces doubles étages roses, tu en placeras un blanc, simple, ayant vingt centimètres de longueur. Préalablement, tu auras recouvert ton carton avec de la percaline rose. Quelques personnes ferment ce rond de carton à l'aide d'une agrafe, et préviennent ainsi un accident bien fréquent lorsqu'on pose son abat-jour sur une lampe allumée; avec ce système on évite de passer l'abat-jour par-dessus la cheminée. — Un bouchon assorti doit accompagner cet abat-jour. Prends un bouchon en liège dans les dimensions du verre de la lampe; qu'il soit recouvert de percaline rose, et qu'une bande de semblable percaline l'entoure dans le haut, où tu fixeras de petites bandes effilées; il en faut quatre roses doubles, ayant douze centimètres de longueur, et quatre bandes simples de huit centimètres; cela terminé, tu auras un anneau de rideau un peu grand, dissimulé sous un point de feston en coton rose, tu le coudras sur le milieu de ton bouchon, afin de le pouvoir mettre et ôter sans rien froisser.

**PRIE-DIEU EN TAPISSERIE**; il se fait sur du canevas pénelope numéro 26; toutes les nuances claires doivent être en soie.

En supprimant les emblèmes religieux, ce dessin peut encore servir pour une chaise de salon ou pour une *chauffeuse*. Il faut alors un canevas plus gros, numéro 22 ou 24. Entreprends bravement ce travail,

et tu auras à la fin une nouvelle preuve de cette vérité, qu'on s'expose à porter des jugements téméraires en jugeant sur l'apparence. Au reste, je te promets sous peu de mois de prendre de cet échec une *éclatante* revanche.

#### DESCRIPTION DES GRAVURES.

**GRAVURE COLORIÉE.** — *Toilettes de visites.* Robe nid d'abeilles. Sur la jupe unie sont posés trois rubans de velours, ayant un gland à chaque pointe. Corsage sans basque, formant une pointe sur le devant, sur les hanches et dans le bas du dos; la pèlerine berthe, est ornée de velours avec glands, et terminée par un effilé en chenille. Les manches, composées d'un bouffant et d'un volant très-haut, rappellent, par leur garniture, le corsage et la jupe. Chapeau de velours épinglé; au bord de la passe, une dentelle blanche et une dentelle noire alternées; des velours, posés en long, se perdent sous un chou dont les bouts retombent sur le bavolet, également garni de petites dentelles blanches et noires. Robe de laine épinglée, à deux jupes; les velours qui se trouvent sur la jupe de dessus ne sont point placés à plat sur l'étoffe, ni en forme de quilles; ils sont là pour relier les lés, de manière qu'entre chacun de ces velours, d'une largeur de quatre centimètres et d'une longueur de huit, on puisse apercevoir la jupe de dessous. Corsage à pointes et sans basques; le revers est garni de velours; manches grecques lardées de velours jusqu'à la saignée. Chapeau de satin à fond fuyant, sur lequel est une sorte de plateau formé par des carrés de velours noirs, entourés de petites dentelles. En dessous de la passe, fleurs exotiques en velours.

**GRAVURE NOIRE.** — *Toilettes de jeunes femmes pour la ville et pour chez soi.* Robe de satin à deux jupes garnies de ruches de ruban, de nœuds-papillon en velours et de dentelle. Corsage à longues basques également ornées de dentelles. Manches cornes d'abondance, garnies de ruches et de nœuds de velours. Chapeau de velours uni avec une touffe de plumes; en dessous de la passe, des fleurs aquatiques.

Robe de chambre en cachemire, ornée d'un galon et de boutons de velours; col et manchette en batiste piquée, garnis d'une petite guipure; dans les cheveux, nœuds de velours épinglé.

#### COIFFURE DE LA JEUNE PERSONNE.

Comme on le voit sur notre planche, la nouvelle mode, la coiffure à frisures indéfrisables, commence à être adoptée par les jeunes personnes; pour renseigner exactement nos abonnés, sur la manière de la reproduire, nous ne saurions mieux faire que de publier les instructions que M. Croizat, inventeur de la frisette et créateur de la mode nouvelle, a bien voulu nous donner; les voici :

« C'est un grand avantage que de pouvoir, à l'aide des frisettes, boucler ses cheveux, tant longs soient-ils, sans avoir besoin de les couper, ni de les épunter! Ainsi, une jeune personne peut essayer de la mode nouvelle, et reprendre, le lendemain, sa coiffure ordinaire si le nouveau système ne lui convient pas, puisqu'elle n'a pas eu à faire le sacrifice d'un seul de ses cheveux. En outre l'invention des frisettes rend



emploi du er enau inutile, et par conséquent la nuance des cheveux n'est pas altérée.

Pour donner la frisure aux cheveux, on ne tire pas la raie transversale très-loin, parce que les frisures légères sont plus seyantes; ensuite on roule la pointe de ses cheveux sur le moule friseur, et puis on maintient ce petit rouleau en forme, en le transperçant avec une frissette à un cran : ceci se fait le soir. Le lendemain, pour se coiffer en boucles solides, on détache une petite mèche sur le devant du front, on la roule sur ses doigts et arrivé près de la tête, on plante une frissette (sorte de broche) à deux crans sur le derrière de la boucle, et l'on fait faire un demi-tour à celle-ci, afin que la broche passe en dessous; ce qui découvre les racines et le *coiffage* a cet air gracieux et dégagé qui est le caractère distinctif de cette mode.

On continue ainsi sa touffe en employant ensuite une frissette à trois crans, puis une à quatre et même une à cinq au besoin, car la collection compte cinq numéros ou cinq longueurs (1). Le nœud de ruban est fixé sur la touffe à l'aide d'une épingle qui pénètre jusque sous les frissettes, et il tient parfaitement.

*Observation importante.* — Ces mêmes frissettes sont aussi employées dans les coiffures en bandeaux, savoir : celles à quatre et cinq crans pour faire les bandeaux roulés, soit en dessus, soit en dessous, avec ou sans petit bandeau plat; et celles à deux et trois crans pour les bandeaux bouffants ordinaires, c'est-à-dire non roulés. »

Maintenant, tu attends de moi, ainsi que je te l'ai promis le mois dernier, un petit mot sur nos changements de modes pour cette saison, qui commence à peine, car l'été s'est prolongé au delà des limites ordinaires.

Que te dirai-je des manteaux que ne t'ai déjà dit notre gravure du mois d'octobre; j'ajouterai seulement que les burnous, après avoir été adoptés avec *frénésie*, vont être abandonnés, et qu'on reviendra aux vêtements à manches très-longues, très-amples. Comme étoffe, ce sont toujours les draps et le velours, velours presque toujours noir. Des peluches de velours et des tissus de laine écossais, qui viennent de faire leur apparition, sont coupés en larges biais et s'emploient comme garniture, les deux premiers pour le drap, pour les ornements de robes élégantes, et les derniers pour toutes les robes et les manteaux de négligé. Ces écossais se trouvent disposés dans toutes les couleurs, mais pour la ville les plus adoptées sont mélangés de gros bleu, gros vert, avec des filets cerise, réveillant légèrement ces tons un peu sombres. La broderie en soutache et galon que l'on n'abandonne jamais tout à fait, semble vouloir reconquérir tous ses droits; elle est adoptée par certaines de nos grandes maisons, comme l'accompagne obligé de tous les costumes élégants et distingués, et se retrouve sur les manteaux de drap, sur les robes; disposée alors soit en quilles, soit en tablier,

soit enfin ornant des nœuds brandebourgs, retenus aux extrémités par de gros boutons plats en passementerie.

Les casques *impériales*, *impératrices* se portent encore en drap et en velours; ce vêtement n'exige aucune garniture, seulement celles en velours sont parfois, à l'intérieur, entourées d'une petite ruche de ruban de satin dont la tête dépasse légèrement.

J'entends dire partout que les basques sont décidément abandonnées et pourtant, si je vais chez une couturière, n'importe son degré de réputation, sur six robes faites, cinq auront certainement des basques. Je laisse à d'autres le soin de débrouiller le nœud de cette énigme; toujours est-il que les robes *tout à fait* élégantes se font sans basques; elles ont alors des pointes devant, derrière, et deux pointes ouvertes sur les hanches; les jupes sont généralement unies, ornées de quilles ou à deux jupes, les manches nouvelles sont fermées au milieu de l'avant-bras, avec revers et jockeys; ces sortes de manches, dont le numéro prochain te donnera un patron, ne sont pas pour les robes de toilette; ces dernières conservent les formes de cet été, dont tu as reçu des modèles; elles sont très-larges et fendues jusqu'à la saignée.

Pour chez soi, les corsages de drap noir seront toujours préférés; ici les basques, et des basques très-longues, sont de rigueur (trente à quarante centimètres); les plus simples sont seulement ornés d'un galon posé à cheval; les plus élégants brodés au passé ou en soutache; les manches doivent être à revers, fendues au milieu et garnies de boutons. Je ne dis rien des corsages de velours, car ils seront éternellement de mode; pour chez soi, l'on fait aussi ce que l'on appelle des vestes grecques, la vraie veste grecque dans toute sa vérité, avec manches longues et carrées non coupées à l'entourure du bras; ces vestes se font en cachemire, bordées d'un galon d'or, ou d'une couleur tranchée, mais les plus jolies sont entourées d'une bordure en cachemire, et à ce sujet, je te dirai que c'est là un bon moyen pour utiliser des châles dont la mode ne permet plus l'emploi; le fond est uni, et porte la couleur et la bordure plus ou moins haute, suivant les ressources que l'on a. Les capuches se font dans le même genre.

Les chapeaux ressemblent tellement, comme forme, à ceux que nous venons de quitter, qu'il n'y a rien à dire à leur sujet, si ce n'est pour déplorer leur exiguïté; les marchandes de modes affirment bien qu'ils sont plus grands, mais je les crois seules de cet avis; s'ils sont petits, on ne les en charge et surcharge pas moins de plumes, de fleurs en velours, de dentelles et de rubans; les demoiselles Bricard et Callmann font cependant exception à cette règle, leur goût distingué les préservant de cette ridicule exagération. Parmi les jolis chapeaux que j'ai remarqués chez elles, deux surtout m'ont semblé ravissants; l'un pour jeune femme était en velours noir avec biais de velours vert de mer; sur le fond de la calotte, une dentelle noire était retenue par une couronne; charmante imitation de corail, en velours noir et vert; en dessous un seul dahlia en velours blanc s'entremêlait à de la blonde. L'autre chapeau pour jeune fille, était en velours bleu Suède, simplement orné d'une cordelière, de même couleur; cette garniture toute nou-

(1) Prix des broches frissettes : à un cran, la douzaine, 1 fr.; à deux crans, 1 fr. 50; à trois crans, 2 fr.; à quatre crans, 2 fr. 50, et celle à cinq crans, 3 fr.; le moule friseur, 50 centimes. Les frissettes envoyées franco dans toute la France, 50 centimes en plus. Pour une douzaine seule, 25 c., rue Richelieu, 76.



velle et qui paraît bien insignifiante, prend, entre les mains de ces demoiselles, les plus gracieux aspects.

Le mois prochain, je te ferai part de mes nouvelles remarques, et des préparatifs pour les toilettes de bal.

Je ne veux pas oublier de te dire que les robes en étoffe de laine ou de fantaisie, laine et soie, et dont je ne puis te donner les noms, car tout le journal ne suffirait pas à cette nomenclature, sont en étoffes très-épaisses, très-roides, et varient de prix de 3 à 9 fr. le mètre.

Et le rébus qu'en as-tu fait? Toutes ces décorations

sont d'ordres différents, les deux ordres du haut étant l'un contre l'autre, tu diras *Ordre contre ordre*, puis tu remarqueras qu'il reste en bas des ordres; tout cela fait pour l'oreille : *Ordre contre ordre, désordre*. — Je ne sais ce que tu penseras de ce rébus, mais toujours est-il qu'il exprime tant bien que mal une grande vérité dont je t'engage à faire ton profit... et comme je me sens en humeur de moraliser aussi, je me hâte de te dire adieu en t'embrassant comme je t'aime.

## ÉPHÉMÉRIDES.

16 Novembre 1632. — Mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

Gustave-Adolphe succéda à Charles IX, son père, en 1611; la Suède était alors en guerre avec trois puissances : le Danemark, la Russie et la Pologne. Il fit la paix avec les deux premières, et força la troisième, par plusieurs victoires successives, à lui céder toutes les places de la Livonie et de la Prusse polonaise. Il fit ensuite alliance avec les protestants d'Al-

lemagne, et déclara avec eux la guerre à la maison d'Autriche. Il remporta victoires sur victoires, dont la plus célèbre est celle de Leipzig, et fut tué, le 16 novembre 1632, à la bataille de Lutzen, d'une manière mystérieuse, qui a fait croire à un assassinat. Il était âgé de trente-huit ans. Il ne laissa qu'une fille, Christine, qui, après lui, monta sur le trône de Suède.

## Mosaïque.

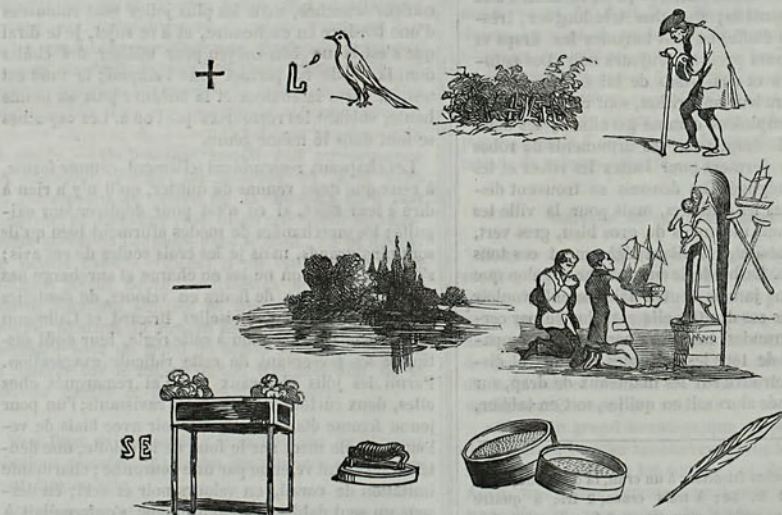
Au moment où la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit.

LAMENNAIS.

Faites-vous une étude de la patience et sachez céder par raison.

M<sup>me</sup> DE LAMBERT.

## REBUS



Paris. — Typ. Morris et comp. rue Amelot, 64.